MONTREAL AVRIL 1948

le FILM

DIX CENTS

POURQUOI MARCEL JOURNET AIME LES CANADIENS, par Louise GILBERT-SAUVAGE *(Notre correspondante à Hollywood)*

LE ROMAN FRANÇAIS À L'ÉCRAN par Henri Agel

SCÉNARIOS et COMMENTAIRES en marge des derniers films français et américains.

ROMAN D'AMOUR COMPLET, ARTICLES ILLUSTRÉS, NOMBREUSES PHOTOS, ETC.

RADIO : Programmes du matin à CKAC — Avec Guy Mauffette à CKVL — Nouvelles

Joan Bennett

A DE QUI TENIR

Vêtue d'un tailleur printanier noir, à la coupe classique, et dont la jupe n'est ni trop longue ni trop courte, telle nous apparaît Joan Bennett, que l'on a surnommée : l'aristocrate de l'écran, parce que son grand-père maternel, William Wood, épousa une descendante directe des ducs d'Argyle. Mais pour une Américaine de naissance, il n'est qu'une aristocratie qui compte : celle du travail. Joan Bennett appartient à une famille à peu près exclusivement vouée au théâtre, et son arbre généalogique plonge ses racines en pleine terre shakespearienne. Joan Bennett a débuté à l'écran en qualité de partenaire de Ronald Colman dans "Bulldog Drummond". Depuis ce jour, elle a tourné plus de cinquante films dont les derniers en date sont : "Woman on the Beach", "The Macomber Affair" et "The Secret Beyond the Door". Miss Bennett, comme on sait, est le type de l'artiste accomplie répondant exactement aux canons de l'art cinématographique américain : beauté, élégance, talent. Mais cette dernière insiste pour bien nous faire comprendre que la condition essentielle du succès est d'abord et demeure toujours avant tout le travail.

le FILM

MONTREAL,
AVRIL 1948
29e année, No 9

10 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975-985 DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Tél.: PLateau 9638*

FRED POIRIER
GEO. POIRIER
Présidents conjoints

Rédacteur en chef :
LOUIS SABOURIN

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique :
HECTOR BRAULT

Correspondante à Hollywood
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Chef du tirage :
ODILON RIENDEAU

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

ABONNEMENT
Canada et Etats-Unis
1 an $1.00
2 ans $1.50

Heures de bureau, du lundi au vendredi :
9 h. a.m. à 5 h. p.m.

NOS REPRESENTANTS :

WILFRID DAOUST
220, 11e Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, S.-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).

A Québec et Lévis :
ADELARD PARE
66, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :
PAUL LARIVIERE
11710, rue St-Philippe
Trois-Rivières

REFLECTEURS ET MICROS

On le dit et on le répète

NOTRE COUVERTURE

Danielle Darrieux a expliqué à un journaliste : "Je suis très heureuse de jouer le rôle de Maria de Newbourg. Il ne me semble pas que ce soit un être d'exception que Victor Hugo ait conçu, mais au contraire une femme, une simple femme écrasée par le cérémonial inhumain de la Cour d'Espagne et qui aspire à la libération par l'amour. Grâce à l'adaptation merveilleuse de Cocteau, à la direction de Pierre Billon, mon personnage de pauvre petite femme tendre et opprimée me paraît symboliser toutes les femmes malheureuses qui espèrent l'amour et subissent leur destin. Les costumes et l'apparat d'une époque ne changent rien aux tourments du coeur. La Reine de *Ruy Blas* restera pour moi un de mes plus émouvants souvenirs."

De son côté, Jean Marais a déclaré : "Quelle magnifique aventure que *Ruy Blas*, le film de Pierre Billon et Jean Cocteau adapté d'un drame illustre. J'adore les rôles romantiques. Il y a dans Ruy Blas, personnage humain et direct, un esprit de justice et de pureté qui m'enchante à restituer à l'écran. De plus, j'ai eu le difficile mais captivant devoir de camper deux visages et la *Belle et la Bête* m'en avait déjà donné le goût. C'est, je crois, la première fois que je fais un rôle humble, timide, opposé au personnage du véritable César de Bazan, truculent et pittoresque sous ses hardes de bandit. Ce double rôle est toujours une joie pour l'acteur et la récompense de la fatigue et des écueils qu'il présente.

Quant à moi, il m'a semblé y retrouver tous mes défauts et qualités. Je ne voudrais pas oublier de dire la reconnaissance que j'ai envers Pierre Billon, qui m'apporte un soutien de tous les instants et guide mon interprétation avec tant de gentillesse, de fermeté et de talent."

•

LONDRES-PARIS-ROME

Terence Young, jeune metteur en scène britannique, est un original. On sait que c'est à Paris, aux studios des Buttes-Chaumont, qu'il réalisa "*The Corridor of Mirrors*", un film entièrement anglais, dont Eric Portman et Edana Romney étaient les vedettes. Or, actuellement, Terence Young réalise un nouveau film intitulé "*A night to remember*", toujours en anglais, mais c'est à Rome qu'il le réalise presque entièrement. Patricia Roe et le ténor italien Nino Martini en sont les vedettes.

•

DU LEGER AU TRAGIQUE

Sydney Greenstreet a beaucoup hésité avant d'accepter le rôle qui lui était adjugé dans le film "The Hucksters". Il a même consulté ses amis à ce sujet. Le succès qu'il a remporté justifie pleinement leur désion. Greenstreet personnifie le grand manufacturier de savon de façon à effacer un peu la personnalité d'étoiles comme Deborah Kerr et Clark Gable. Sydney Greenstreet fit ses débuts dans une troupe shakespearienne, en Angleterre, puis il joua des comédies musicales et enfin avec Alfred Lunt et Lynn Fontane, ce qui fut pour lui le commencement de la renommée.

•

L'EXEMPLE ENTRAINE

Le juge Vincent Caroll, de la cour de justice de Philadelphie, a trouvé un moyen original de lutter contre l'épidémie de divorces qui sévit aux Etats-Unis. Il emmena quarante couples, ayant introduit des demandes de divorce, à une projection spéciale du film "*The Unfaithful*". Une petite allocution du bon juge suivit cette séance dont on attend les meilleurs résultats, c'est-à-dire de nombreuses réconciliations...

•

TEMOIGNAGES D'ADMIRATION

Les vedettes de théâtre et de cinéma ont toujours reçu de tous les coins du monde des demandes d'autographes et de souvenirs. C'est ainsi qu'un admirateur de Rosalind Russell lui demande de lui envoyer quelques crins de la queue du cheval qu'elle conduisait dans "*Sister Kenny*". Les longs gants noirs que porte Myrna Loy dans le film "*Le Célibataire et la Jeune Fille*" furent l'objet de tant de demandes qu'on décida finalement de les vendre aux enchères au profit d'une oeuvre de charité. Par contre, certaines vedettes reçoivent des cadeaux, souvent originaux : un admirateur mexicain fit don à Ann Sheridan de six gros lézards, et un Hindou écrivait récemment à Merle Oberon pour lui proposer un bébé éléphant.

•

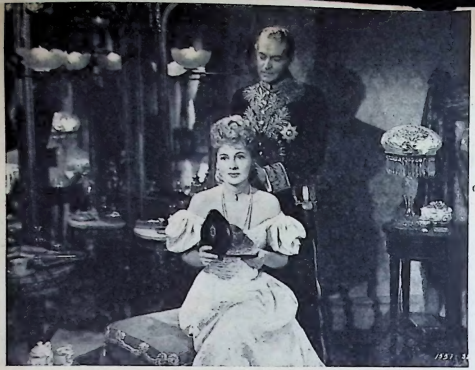
UNE RAPIDE ASCENSION

Sam Wanamaker a fait ses débuts au théâtre sous les auspices du *Goodman Art Institute* et au *Chicago Civic Theater*, depuis, il a progressé jusqu'au rôle de jeune premier aux côtés d'Ingrid Bergman dans "*Joan of Lorraine*". Les directeurs de cinéma se sont alors emparés de lui et il jouera bientôt dans le film "*Ever the Beginning*".

•

UN CHAT EN VEDETTE

Un nouveau membre de la célèbre famille des Barrymore vient de faire ses débuts à l'écran. Il s'agit cette fois du chat d'Ethel Barrymore, Colt. Un félin étant nécessaire à la réalisation du film : "*Contrepoint*", la grande actrice proposa son chat. Ce dernier s'avéra photogénique. A la fin des prises de vues, un employé des studios demanda à Ethel comment se prénommait son chat afin d'entrer dûment ce dernier sur les listes de paye. Elle réfléchit : "Eh bien, dit-elle, à la maison, nous l'appelons tout simplement "*Stinky*" (puant), mais ce serait peut-être plus élégant si vous l'entriez sous le nom de "Ethel Barrymore Colt III". Ce qui fut fait.



Ci-dessus. Joan Fontaine dans le rôle de LISA, épouse de JOHAN (Marcel Journet). Chacun se rappelle le chic et la distinction de Joan Fontaine dans le film "Rebecca" de Daphné du Maurier. On la retrouve donc ici, dans "Letter from an Unknown Woman" aussi élégante qu'intelligente. Dans cette scène, comme tout mari aimant bien sa femme, Johan lui fait l'agréable surprise d'un magnifique collier de perles comme preuve de son amour. Ce sera donc une femme heureuse au bal, ce soir-là.

Dans le film "Letter from an Unknown Woman", on a confié le rôle de *Stefan*, fils de *Lisa* et *Johan* à Léo Pessin, jeune acteur de talent. Nous le voyons ici alors que ses parents viennent gentiment lui dire bonsoir.

UNE INTERVIEW

Pourquoi Marcel Journet aime les Canadiens

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE
(Notre correspondante à Hollywood)

J'AVAIS DEMANDÉ une entrevue à Marcel Journet. J'ai causé pendant près d'une heure avec lui et, ce qui m'a le plus frappée, ce que j'ai surtout voulu retenir, c'est la franche et solide amitié qu'il a vouée au Canada français.

Lorsque je vins au Canada, à Montréal, me dit-il, je le faisais avec une crainte de n'être pas compris. On m'avait plus d'une fois dépeint la population canadienne sous des couleurs qui n'avaient rien de très invitant pour un artiste de théâtre. On m'avait dit : les Canadiens sont des spectateurs très difficiles, très durs, même, pour les Français qui viennent y exercer leur métier d'acteur.

"Je vous avoue que cette peinture de vos compatriotes n'était pas pour me les rendre agréables d'emblée. Et je n'avais pas même eu l'idée, me trouvant à New-York, d'y aller implanter le théâtre français que j'installai dans la métropole américaine. Aussi, c'est avec un trac formidable que je débutai, au Monument National, dans la reprise de la pièce de Madame Yvette Mercier Gouin : "Coquetel". Puis à l'Arcade, lorsque j'y débutai, comme grande vedette."

"Mais, je fus agréablement surpris de constater combien l'on avait pu mal interpréter certaines réticences peut-être, ou que sais-je ?... "Je me trouvai en face d'une salle, sinon délirante

Le public montréalais qui faisait durant plusieurs saisons un accueil si chaleureux à MARCEL JOURNET sera sans doute heureux d'apprendre qu'il a déjà acquis à Hollywood une renommée des plus enviables puisqu'en neuf mois, il en est déjà à son cinquième film. Il avait su se créer chez nous de solides amitiés et son charme coutumier nous l'avait imposé de telle façon que nous le considérions comme un des nôtres. Qui ne se rappelle ses grands succès à l'Arcade, au Saint-Denis, succès qu'il ne doit qu'à son grand talent et son métier très sûr. Ses créations de pièces canadiennes entre autres, le premier rôle de "La Statue Fragile" de Vézina sont parmi les meilleures. Nous formons des voeux pour qu'il continue son ascension dans le ciel des étoiles de Hollywood mais espérons quand même que ses nombreuses occupations lui permettront de revenir à Montréal reprendre dans nos activités théâtrales, la place que nous lui réservons.

d'enthousiasme, ce que je n'attendais pas d'ailleurs, du moins très sympathique, et très prodigue de ses applaudissements que je sentais sincères. Pendant les cinq saisons où j'ai joué, tantôt à l'Arcade, tantôt au Saint-Denis, cette compréhension canadienne ne s'est pas démentie. En vérité, je me suis senti chez moi, parmi les Canadiens français. S'ils m'ont aimé, je puis vous dire ici, en toute franchise, combien je leur ai rendu cette amitié, de tout coeur. Maintenant, il m'arrive souvent de penser avec plaisir aux véritables amis que j'ai laissés là-bas.

Disons que vous m'en nommez un, de ces sincères amis...

"Oh, avec plaisir," et tout de suite il me nomme le sympathique, le talentueux Palascio-Morin. En voilà un qui a tenue ses promesses, lui dis-je. Il avait le talent écrit sur le front.

"Oui, j'ai crée sa pièce: "L'Homme que j'ai aimé".

Quelle fut votre plus belle émotion au théâtre canadien ?

"Cette belle émotion dont vous parlez, je l'ai ressentie une fois, presqu'avant mon départ. C'est lorsque je jouai dans le beau chef-d'oeuvre: "La Statue Fragile" de Vézina. Je n'oublierai jamais [*Lire la suite page* 41]

"L'EVENTAIL"

Une délicieuse comédie sentimentale

Avec Claude Dauphin, Dany Robin et Henri Vidal

AVANT DE RÉSUMER pour nos lecteurs la charmante comédie sentimentale qui s'intitule l'*Eventail*, arrêtons-nous quelques instants à considérer les artistes qui y figurent et dont la plupart sont déjà bien connus du public canadien.

A tout seigneur tout honneur : d'abord Claude Dauphin que nous espérons bientôt voir dans son interprétation du rôle difficile et célèbre de Cyrano de Bergerac. Il a été l'acteur principal de plusieurs films : *Rendez-vous à Paris* avec Annie Ducaux et Marguerite Moreno ; *Tombé du ciel* avec Jacqueline Gauthier et Gisèle Pascal ; la *Passion d'Evelyne Cléry* avec Hélène Perdrière ; *Dorothée cherche l'amour* avec Suzy Carrier ; la *Femme coupée en morceaux* avec Gaby Andreu ; *Nous ne sommes pas mariés* avec Louise Carletti. Danny Robin a joué dans le *Destin s'amuse* et les *Portes de la nuit* ; Henri Vidal dans *Etrange destin* avec Renée Saint-Cyr et, plus récemment, dans les *Maudits*.

Quant à la remarquable artiste, Marguerite Moreno, sa réputation n'est plus à faire. Elle a incarné sur la scène la *Folle de Chaillot*, oeuvre posthume de Jean Giraudoux, et à l'écran on a pu la voir aux côtés de Louis Jouvet et de Gaby Morlay dans *Un Revenant*, ainsi que dans l'*Idiot* de Dostoïewsky avec Edwige Feuillère et Gérard Philippe.

Le scénario de l'*Eventail* peut se résumer ainsi : Martine (Dany Robin), jeune orpheline fantasque et un peu sentimentale, s'ennuie dans le pensionnat ultra-moderne où elle est élevée par les soins de son tuteur et invente des mensonges pour colorer une vie trop terne à son gré. Elle décide un jour de partir à l'aventure, et se rend dans une station de sports d'hiver où elle retrouve son professeur de belles manières, le baron de Saint-Yves (Lucien Baroux), noble pittoresque, un peu escroc, que la directrice du pensionnat, Madame de Stakelberg (Marguerite Moreno), vient de chasser. Tous deux s'entendent à merveille pour gruger, avec plus ou moins d'élégance, les nombreux oisifs de la station.

Martine, pendant son séjour au pensionnat, avait raconté — périlleux mensonge — qu'elle était aimée du grand compositeur Brévannes, que du reste elle ne connaît même pas. Celui-ci se trouvant à la station pour un concert, apprend la fable dont il est l'objet ; il décide de donner une leçon à la trop romantique jeune fille et de la ramener à son tuteur.

Dans "L'Eventail", Martine (Dany Robin), une ravissante et fantasque petite pensionnaire, cherche une aventure qui vient bien près de tourner au drame avant de connaître le "pincement au coeur". Nous la voyons ici dans les bras de son sauveur (Henri Vidal), un guide de montagne qui s'éprendra d'elle après l'avoir tirée de son impasse. Mais l'amour veille et se montrera mutin jusqu'au dernier chapitre ou, plutôt, jusqu'à la dernière scène de cette belle comédie sentimentale.

Martine lui joue alors avec tant d'astuce la comédie de l'amour sincère que Brévannes en est troublé.

A ce moment, Martine tombe amoureuse — du moins le croit-elle — du guide de montagne qui lui a sauvé la vie à la suite d'une avalanche ; en dépit des tendres sentiments que lui inspire sa jolie cliente, celui-ci épousera fort sagement sa fiancée, une gentille paysanne.

Martine éprouvera alors son premier chagrin véritable, mais comprenant que la vie n'est pas aussi facile à manier que les rêves, elle reviendra vers Brévannes qui lui offrira le refuge d'un amour sûr et durable.

L'Eventail est une réalisation d'Emile Reinert, avec scénario de Y. Companeez et dialogue de Sauvajon. Ce seul nom de Sauvajon est une authentique garantie. Il est à retenir parce qu'il figure aujourd'hui au premier rang parmi les "dialoguistes" du cinéma français. Si l'on veut avoir une excellente idée de la qualité des dialogues de Sauvajon, on n'a qu'à se rappeler "L'Inévitable M. Dubois" qui mettait André Luguet et Annie Ducaux en vedette. Quel feu d'artifice de bons mots, quels rythme étincelant dans le débit ! C'est que Sauvajon est passé maître dans ce domaine. Il en a les dons et le métier, et cela peut nous faire augurer que dans "L'Eventail" avec Dany Robin, Claude Dauphin et Henri Vidal, sans oublier ce pittoresque Lucien Baroux, nous assisterons à un semblable régal. Ce dernier film est une réalisation de E. E. Reinert, avec A. Gargour comme directeur de production. Parmi les autres membres de la distribution, on peut mentionner d'autres noms intéressants comme ceux de Jacqueline Cade, Pizani, Camille Bert, Jean Hebey, Robert Seller et Pierre Dudan.

Photo du haut, l' "éternel triangle", le sauveur, la jeune héroïne et l'artiste aimé (Claude Dauphin). A l'air embarrassé de Martine, il est bien évident qu'il n'est pas si facile que ça d'imposer une décision énergique à son coeur. — Photo du centre, à droite, Martine et son professeur de belles manières, le baron de Saint-Yves (Lucien Baroux), un noble pittoresque mais un peu escroc que la directrice du pensionnat chassera de l'établissement. — Ci-contre, "reflet, non pas dans l'eau, mais sur la glace," où il est vu que Martine, dans ses sentiments amoureux si compliqués, trouvera enfin la consolation auprès de ce grand artiste.

SUR TROIS FILMS

Cocktail américain

Par Cécile Lemieux

A WOMAN'S VENGEANCE

Voici un drame subtil et bien enchaîné qui est de plus une étude de caractère très poussée. Il s'agit d'une femme qui, pour se venger de l'infidélité de l'homme qu'elle aime, ira jusqu'à le dénoncer à la police comme meurtrier de sa légitime épouse. Cet homme qui partage ses sentiments et ses attentions entre trois femmes est, on le devine facilement, Charles Boyer. L'épouse neurasthénique est Rachel Kempson, tandis que Jessica Tandy est la voisine célibataire follement éprise du séduisant veuf, et Ann Blyth la jeune fille pour laquelle il s'est éloignée de Jessica. Sir Cedric Hardwicke personnifie un vieux médecin très intelligent et Mildred Natwick une infirmière qui méprise le sexe fort. Ce film est emprunté à une pièce de théâtre à grand succès, elle-même tirée d'une nouvelle : *The Gioconda Smile*, du même auteur, lequel n'est autre que le célèbre Aldous Huxley.

LETTER FROM AN UNKNOWN WOMAN

Voici encore un film qui évoque un grand nom de la littérature contemporaine, celui de Stefan Zweig qui mourut si tragiquement au Brésil où il avait cherché refuge.

Letter from an Unknown Woman composée sous forme d'une longue lettre rédigée par une femme qui aime le même homme, son voisin qui n'a jamais prêté attention à elle, et cela depuis son enfance. Elle devait plus tard se trouver sur sa route, sans qu'il songea jamais à l'identifier avec la sauvage adolescente qui habitait le même immeuble que lui. La lettre, qui lui sera remise après la mort de celle qui l'écrivit, lui révélera de quel amour douloureux et fidèle il fut l'objet. Les deux principaux interprètes de ce film tragique sont : Joan Fontaine et Louise Jourdan.

MIRACLE OF THE BELLS

Ce film s'ajoute à la série déjà longue de ceux qui nous ont présenté des prêtres sur l'écran. Nous avons vu ainsi Spencer Tracy, Pat O'Brien, Gregory Peck et surtout Bing Crosby dont *Going My Way* a connu une popularité exceptionnelle. Cette fois, c'est Frank Sinatra qui joue le rôle d'un curé conciliant et peut-être légèrement naïf. Les autres personnages sont : Valli, une actrice de café-concert qui rêve d'une carrière théâtrale à Hollywood, et Fred MacMurray, un journaliste qui ne tarde pas à s'éprendre d'elle. L'action est, pour ainsi dire, imprégnée de sentimentalité.

De haut en bas, deux scènes de "Miracle of the Bells". — Plus bas, deux autres de "Letter From An Unknown Woman". — Ci-contre, deux extraits de "A Woman's Vengeance", trois films américains dont on parle beaucoup en ce moment et sur lesquels on trouvera de fort intéressants commentaires ci-dessus.

D'APRES LES RECETTES

Les grandes vedettes '47

Par Elgé Hesse

(EXCLUSIF AU "FILM")

APRÈS avoir pris connaissance de la liste des acteurs choisis chaque année d'après le rendement financier, lequel est toujours éloquent, parce qu'il détermine le succès auprès du public, je ne puis m'empêcher de me faire une réflexion que peut-être vous vous ferez vous-mêmes.

Pourquoi tels et tels acteurs occupent-ils les premiers rangs ? . . . Tout d'abord voici la liste. Regardons-la ensemble. Ensuite nous apprécierons sans arrière pensée.

Bing Crosby — Betty Grable — Ingrid Bergman — Gary Cooper — Humphrey Bogart — Bob Hope — Clark Gable — Gregory Peck — Claudette Colbert — Alan Ladd.

Bing Crosby est en tête de la liste depuis quatre ans, c'est-à-dire depuis "Going My Way", avec aussi des films comme "The Bells of St. Mary's", "Blue Skies". Bing est un père de famille catholique conscient de la responsabilité de bien élever ses quatre fils. Vous n'apercevez jamais son nom parmi les histoires scandaleuses d'Hollywood. Le "sex appeal", la vie romantique, c'est sensément dans son milieu familial et intime qu'il en tire parti. La glamour ne l'a jamais fatigué. En y réfléchissant, je me suis demandé si sa popularité ne tiendrait pas du fait que le public sensé est conscient de sa vie propre et, inconsciemment aussi, prend plaisir à des films qui sont de saines distractions pour toute la famille ? . . .

Betty Grable qui se trouvait en neuvième place l'an dernier, est montée au second rang. En y songeant un peu, je me suis aussi posé la question suivante. Lorsque le public admire une actrice dans un film dénué de divorce ou de scandale, comme "Mother Wore Tights", sans ces farces à double sens, lourdes et sans esprit qui caractérisent trop souvent le cinéma, y a-t-il lieu de s'étonner que les auditoires, dont la majorité est capable de bon sens, de jugement, se soient mis à aimer Miss Grable malgré la publicité assez sotte qu'elle eut au début ? Ce film racontait les difficultés d'un couple marié d'acteurs. Malgré revers financiers et revers "d'humeur", ils finissent par demeurer ensemble et bien élever leur famille. C'est une comédie reposante et saine comme il n'y en a pas assez à l'écran, et qui, sûrement, a fait monter la popularité de Miss Grable. Ainsi en est-il de Ingrid Bergman qui a gagné l'Oscar dans "The Bells of St. Mary's".

Il n'est pas indispensable d'être d'une clairvoyance extraordinaire pour comprendre, si l'on s'arrête à y songer un peu, qu'en général, le public demande et va voir de préférence des films solidement établis par leur réputation de propreté morale. Et alors la réputation et la faveur des artistes qui en sont les héros ou les héroïnes s'accroissent d'autant.

L'éloge d'Ingrid Bergman n'est plus à faire. Depuis l'époque déjà lointaine où elle débutait à l'écran dans le rôle d'une enthousiaste et jeune maîtresse de piano, aux côtés de l'irremplaçable Leslie Howard, dans *Intermezzo*, cette artiste a enregistré chaque année de nouveaux succès. Son talent très souple lui a permis d'aborder les rôles les plus variés. On se souvient de *Gaslight*, *Notorious*, *Spellbound*, *Saratoga Trunk*, *The Bells of St. Mary's*. Nous la verrons, cette année, incarner à l'écran Jeanne d'Arc qu'elle a déjà personnifiée au théâtre.

Gary Cooper n'est pas un nouveau venu sur cette liste d'artistes qui ont attiré de nombreux auditoires. Ceux-ci témoignent d'une remarquable fidélité à son égard puisque les films dans lesquels Cooper figurait en 1947 ont tous été tournés les années précédentes. Il n'a eu durant toute l'année dernière qu'un seul nouveau film : *The Unconquered*. Paulette Goddard et Boris Karloff font aussi partie de la distribution, ce dernier y jouant le rôle d'un chef indien. C'est un film en Technicolor et à grand spectacle. Est-il besoin d'ajouter que le producer en est Cecil B. De Mille ? La popularité dont bénéficient Humphrey Bogart et Alan Ladd est plus inquiétante parce qu'elle dénote une prédilection du public pour les histoires vécues à la manière forte, autrement dit pour les films dont des repris de justice, des voleurs et même des meurtriers sont les héros. C'est ainsi que nous avons vu Bogart dans *Marked Woman*, *The Dark Passage*, *Dead Reckoning* et *The Two Mrs. Carrolls*. Tout le monde a constaté que dans la première partie de ce dernier film Bogart était un piètre interprète de son rôle de peintre et d'amoureux, tandis qu'il devenait excellent lorsqu'il se changeait en meurtrier fou de rage qui s'apprête à faire de sa deuxième femme une nouvelle victime.

Quant à Alan Ladd, il a tourné en 1947, *Wild Harvest*, *Variety Girl* et *Calcutta*. Ce dernier film est une histoire de vol de bijoux entremêlée [*Lire la suite page* 41]

Il y a plusieurs critères pour juger de la valeur des artistes de cinéma. En premier lieu, il y a l'admiration spontanée des masses, ce qui est trompeur, jusqu'à un certain point. Ensuite, il y a l'admiration personnelle de chaque cinéphile pris comme individu, moyen le plus faillible. Enfin, le dernier et qui ne trompe pas, c'est celui qui consiste à déterminer de façon précise les recettes que font rapporter annuellement à un ou à plusieurs studios certaines grandes vedettes. Or, d'après la compilation des derniers chiffres, il appert que dans cet ordre, la nomenclature se présente comme suit : Bing Crosby, Betty Gable, Ingrid Bergman, Gary Cooper, Humphrey Bogart, Bob Hope, Clark Gable, Gregory Peck, Claudette Colbert et Alan Ladd. Cela peut nous surprendre et nous désappointer, mais cela est ainsi.

GARY COOPER, quatrième en liste.

INGRID BERGMAN, troisième.

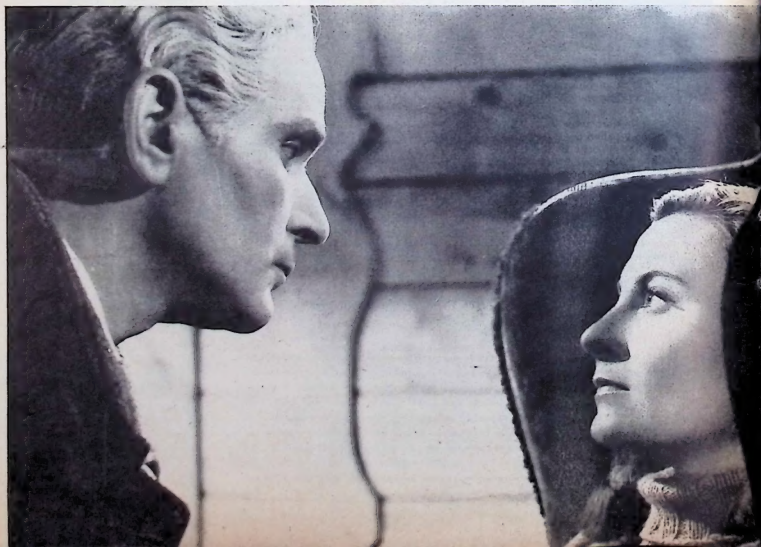
BING CROSBY et BETTY GRABLE
1er et 2ème.

DEUX OPTIQUES

LE ROMAN FRANÇAIS À L'ÉCRAN

Par HENRI AGEL

(EXCLUSIF AU "FILM")



PLUS que jamais la littérature retient l'attention des metteurs en scène : oeuvres anciennes et récentes attirent indistinctement leur curiosité. *Le diable au corps* de Raymond Radiguet, qu'a tourné Claude Autant-Lara, a trouvé certainement en Gérard Philippe et Micheline Presle des interprètes excellents. *La Chartreuse de Parme*, sous la direction de Christian Jaque, et, bientôt *La Princesse de Clèves* vue par J. Delannoy, ne manqueront pas de nous réserver des surprises. *Le Grand Meaulnes*, qui marque les débuts dans la mise en scène d'André Barsacq, va-t-il ravir ou irriter les admirateurs d'Alain Fournier, fidèle à leur adolescence ? Il n'est pas de semaine où nous apprenions qu'un grand livre classique ou moderne a tenté un réalisateur. Après le succès de la *Symphonie Pastorale*, due surtout à l'admirable interprétation de Michèle Morgan et aux photos de Thirard, peut-être d'autres oeuvres d'André Gide (pourtant si loin du cinéma à

première vue) attireront-elles quelques audacieux.

Ce petit jeu de société pourrait se prolonger longuement, si chacun trouvait le metteur en scène capable de porter à l'écran telle oeuvre célèbre. En fait, les affinités entre romanciers vivants ou disparus et metteurs en scène nous ont valu quelques magnifiques réussites. Nul doute que Jean Renoir était bien l'homme qui pouvait transposer *La Bête humaine*. Et, sur un registre bien différent, André Cayatte était fait pour adapter *Pierre et Jean*. Julien Duvivier, amer et tendre, retrouva aisément le climat de *Poil de Carotte*.

Le cinéma muet connut quelques adaptations des plus heureuses : le *Crainquebille* [*Lire la suite page* 33]

En page de gauche, photo du haut, BERNARD LANCRET et RENEE SAINT-CYR dans une scène de "Pierre et Jean". — Au bas, PIERRE BLANCHAR et MICHELE MORGAN dans "La Symphonie Pastorale". — Photo du haut, à droite, JEAN GABIN et MICHELE MORGAN dans "Quai des Brumes". — Au centre, EDWIGE FEUILLERE et PIERRE RICHARD-WILM dans "La Duchesse de Langeais". — A droite, RENEE FAURE dans "L'Assassinat du Père Noël". — Ci-contre, GERARD PHILIPE et MARIA CASARES dans "La Chartreuse de Parme", film d'époque.

Le sous-marin vient de quitter la base d'Oslo, en direction de l'Amérique du Sud avec, à son bord, un général allemand, un agent de la Gestapo et quelques transfuges dont un journaliste traître à sa patrie (Paul Bernard) s'entretenant ici avec ses compagnons de voyage sur leur étrange destin.

Mais tout ne va pas pour le mieux au cours de ce voyage clandestin effectué dans une atmosphère de haine, de regrets, d'absence d'idéal. On ira jusqu'à enlever un médecin sur la côte, la voyageuse Hilde ayant été blessée après avoir été projetée sur une paroi du sous-marin. Et ainsi se poursuit le voyage clandestin.

"LES MAUDITS"

Une odyssée à bord d'un sous-marin

Avec HENRI VIDAL et FLORENCE MARLY

En arrivant au terme du voyage, la situation se complique : l'absence du mazout s'épuise, les postes de ravitaillement ne répondent plus aux appels de radio. Il faut pourtant trouver une solution, c'est pourquoi on décide de débarquer dans un petit port de l'Amérique du Sud afin de pouvoir se ravitailler.

C'est à partir de cet instant que l'intrigue se noue de façon décisive. On sait maintenant que l'Allemagne est perdue. Devra-t-on continuer la mission ? Assurément, d'après les plus fanatiques. De leur côté les tièdes ou les froussards, ce qui revient au même, hésitent, d'où conflit à mort.

Voici un film dont on peut dire enfin qu'il ne ressemble à aucun autre ! Par l'oeuvre qui devait du jour au lendemain le rendre célèbre, *Bataille du rail*, par la collaboration importante qu'il apporta à *La Belle et la Bête*, il était aisé de prévoir que René Clément se tiendrait en marge des formules toutes faites, de la banalité quelle qu'elle soit. Son nouveau film *Les Maudits* en apporte la preuve.

Il part d'une donnée authentique : en mai 1945, au moment de la capitulation nazie, plusieurs sous-marins allemands parvinrent à s'échapper hors des eaux européennes pour ne pas répondre à l'ordre de reddition du haut commandement. Plusieurs furent capturés par la suite. Pour d'autres, on ne sut jamais ce qu'ils devinrent. C'est l'histoire de l'un d'eux que le scénario de J. Companeez et Victor Alexandrov entreprend de nous conter. Mais là s'arrête l'apport historique. Sur cette base les auteurs ont conçu une intrigue purement romanesque, un récit d'une puissante originalité qui, par ses péripéties s'apparente au film d'action et, par l'acuité avec laquelle sont étudiés les caractères, constitue un conflit psychologique très poussé.

Les Maudits n'est donc pas un film de guerre. La guerre comme le postulat, n'est ici qu'un point de départ au delà duquel l'intrigue se développe selon les lois dramatiques les plus sûres. Une dizaine de passagers sont embarqués dans le sous-marin : des officiers chargés de mission, des "collaborateurs" qui fuient le châtiment, des policiers nazis, un journaliste, un savant, deux femmes... Un petit groupe d'humanité dont chaque membre sent peser sur lui une terrible responsabilité et par là un terrible destin... Des amours se brisent, des haines s'allument ; les idéologies s'écroulent sous la poussée brutale des sentiments élémentaires et des instincts. La lâcheté et la peur apparaissent. L'orgueil et le mépris s'opposent...

Or, et c'est là qu'apparaît l'art propre du jeune réalisateur René Clément, cette fiction romanesque a le ton, l'accent d'une vérité intégrale. Le drame se développe avec la rigueur d'un document. C'est que René Clément a tout mis en oeuvre pour garder à son film le caractère d'une aventure vécue. Ses décors, comme ses personnages, sont vrais. Il a tourné sur un sous-marin authentique. Il a engagé des acteurs allemands et italiens. Ses personnages parlent leur langue quand cela est nécessaire.

Enfin le dialogue est signé Henri Jeanson. L'auteur de tant d'oeuvres spirituelles a mis ici son talent au service du sujet. Il a donné à ses répliques la force dramatique qui convenait.

Ci-contre, à gauche, le capitaine du sous-marin (Jean Didier), un "dur" accompli, celui-là, se cramponne à son poste et malheur à qui voudrait transgresser ses ordres. — Ci-contre, à droite, l'heure des délibérations sur la nouvelle attitude à prendre est arrivée : l'agent de la côte prétend qu'il ne peut ravidre est arrivée : l'agent de la côte prétend qu'il ne peut ravitailler le sous-marin. On s'en retourne sceptique avec l'intention bien arrêtée de jouer du revolver. C'est un monde de loups.

Il a écrit un dialogue serré, solide, un dialogue dont chaque mot porte, dont chaque scène a la valeur d'un acte.

Tous les collaborateurs de René Clément ont travaillé dans le même sens : Paul Bertrand pour les décors, Alekan pour les images.

Quant à l'interprétation, elle groupe quelques jeunes acteurs de grande qualité : Henri Vidal, Paul Bernard, Florence Marly, Dalio, Michel Auclair, Jean Didier, l'excellent artiste italien Fosco Giachetti des interprètes allemands dont quelques-uns seront des révélations : Albert Jodest, Andreas von Halberstadt, Karl Munch, et enfin une jeune débutante d'un grand charme : Anne Campion.

Ainsi tous les éléments, du sujet à l'interprétation, concourent-ils à faire des *Maudits* un film d'une valeur, d'une "tenue" absolument exceptionnelle... Mais voyons le scénario pour l'intérêt même du récit.

Aux derniers jours de la guerre, un sous-marin allemand de la base d'Oslo reçoit une mystérieuse mission. Il quitte le fjord ayant à son bord, en plus de son équipage réglementaire, le général Von Hausser, un chef de la Gestapo d'Oslo, Forster et son bras droit, Willy Morus, un industriel italien, Garesi et sa femme, Hilde, un savant norvégien, Ericksen et sa fille, Ingrid, un journaliste français collaborateur, Couturier.

La mission que le général a reçue de Berlin doit rester secrète.

Le sous-marin parvient à quitter les eaux norvégiennes mais, au cours d'un bref combat, Hilde, projetée contre une paroi, est assez sérieusement blessée. [*Lire la suite page* 32]

Notre roman d'amour complet - - - - - - - - - - par **ANNIE ACHARD***

BOURRASQUES

Bien qu'il soit plutôt court de développement, "Bourrasques" est un roman que l'on doit considérer comme une authentique pièce de choix. Pour compenser à sa brièveté, on trouvera à la suite une nouvelle sentimentale à la hauteur, c'est-à-dire d'excellente venue.

LES MAS des Rièges était situé entre le Vaccarès, le petit Rhône et la mer, dans la partie ouest de cette île triangulaire aux trois-quarts mangée par l'étang, terre d'alluvions maigrement fleurie de saladelles, domaine des chevaux et des taureaux, cultivée dans une faible partie de son sol.

La maison paysanne était vaste, basse comme toutes celles de l'île : deux corps de logis bâtis à angle droit, comprenant un rez-de-chaussée surmonté d'un grenier et, d'un côté seulement, un étage avec, à l'angle, une tour carrée d'où la vue s'étendait très loin, sans rencontrer d'obstacles.

A l'extérieur comme à l'intérieur, les murs étaient blancs, uniformément recouverts de ce lait de chaux qui est l'unique revêtement des maisons spécifiquement provençales. La toiture, à peine inclinée, se trouvait formée de tuiles jadis rouges, maintenant devenues roses sous l'action de l'ardent soleil.

Alentour, le désir des sables. Çà et là, des tamaris s'agitaient mollement quand la brise soufflait de la mer. Aucun son ne rompait vraiment le silence. Une impression de repos, de sérénité, se dégageait de ce calme paysage.

Ce fut par une fin d'après-midi délicieusement lumineuse que Jean-Marc arriva aux Rièges. Il trouva la maison agréable et fraîche. Sur les vieux meubles de bois sombre, quelques tournesols emplissaient des vases rustiques, mettant une note de clarté. Sur les rayons du vieil « escudié », des assiettes d'étain brillaient.

Sa chambre située dans la tour d'angle le ravit particulièrement. Lorsqu'il s'y trouva seul, les honneurs du logis faits par le « baile » et la « maîtresse », il s'accouda à la fenêtre, longtemps s'y attarda.

Ce premier contact avec la terre de Camargue lui était bienfaisant. De cette plaine uniforme montait une odeur subtile où se mêlaient les effluves de la mer, des enganes, des marais. Un air salin le frappait, sans brutalité, au visage.

Sous le ciel pur, au loin, une mince ligne d'argent indiquait le rivage, et, plus proche, sur l'horizon de l'est, une silhouette massive se profilait, silhouette de forteresse ou d'église.

La pensée de Jean-Marc revint en arrière : il évoqua le visage de Dartel :

— Vieux toubib... dit-il, je crois que tu as bien choisi...

Oui... Là il trouverait l'oubli, l'apaisement dont il avait besoin après les déceptions dont il avait souffert : échecs de ses projets... ambitions déçues... surtout l'abandon de Lola.

Il s'était senti incapable, à Paris, de se reprendre, de réagir, de dominer sa stupide faiblesse, même de rétablir une santé qu'une vie de travail incohérent, de veilles, d'excès de toute sorte exigés par Lola, avait compromise.

Le docteur Dartel, son ami, était intervenu, lui avait imposé un exil nécessaire, avait même, pour forcer son départ, mis à sa disposition cette petite propriété camarguaise dont il était possesseur.

— Va là-bas, mon vieux Jean-Marc, avait-il dit. Tu es plutôt déficient. Un dépaysement complet t'est indispensable.

— Tu m'envoies dans un désert.

— C'est justement un désert qu'il te faut. De quoi te plains-tu ? Tu n'aimes ni le monde ni les contraintes qu'il impose. En Camargue tu n'en auras aucune. Si tu es encore capable d'un effort de volonté — et je le crois — tu t'intéresseras à mille choses. Et pour ta peinture...

Jean-Marc eut un geste de protestation :

— Ah ! ne me parle pas de peindre. A quoi bon ?

— J'exige, au contraire, que tu emportes ton matériel. Ne comprends-tu pas que l'inaction totale te serait néfaste ? Pars, Jean-Marc. Tu es las, découragé. Tu reviendras guéri — et fort.

Longuement, il avait ainsi discouru, cherchant à ramener en Jean-Marc l'ardeur à vivre dont celui-ci avait été débordant et qui l'avait abandonné.

Jean-Marc était parti.

•

Depuis plusieurs semaines il vivait aux Rièges, partageant l'existence coutumière de ses hôtes : Renaud et la Renaude — ainsi féminise-t-on, en Provence, le nom de l'époux pour désigner l'épouse. Autour de la grande table s'assyeaient avec eux, aux heures des repas, le gardian Pascal, deux autres gars qui aidaient aux manades, et la nièce des maîtres, une jeune sauvageonne brune, toujours en mouvement, et que Jean-Marc, s'il la jugeait insociable, trouvait qu'elle serait intéressante à prendre, un jour prochain peut-être, pour modèle.

Il observait volontiers Miette, Miette aux geste précis, à la silhouette frêle et nerveuse, Miette toujours prête à s'enfuir lorsqu'il voulait s'en approcher.

— Quel âge a votre nièce ? demanda-t-il un jour à Renaude, occupée à placer du beau linge lessivé au soleil dans un bahut de chêne.

— Dix-huit ans le mois qui vient... répondit brièvement la « maîtresse ».

— Dix-huit ans... Elle ne les paraît pas.

— C'est vrai.

Il y eut un instant de silence, puis Renaude reprit :

— La petite dit que vous ne resterez pas longtemps ici, que vous vous ennuierez.

— Tiens... fit Jean-Marc, surpris. Miette dit cela ? Pourquoi ?

— Oh ! vous savez, monsieur... les jeunesses, ça se mêle de ce qui ne les regarde pas. Alors, parce que vous ne vous servez pas de vos couleurs, que vous restez à rêvasser, elle croit que vous n'aimez pas le pays.

Cette fois, le jeune homme se mit à rire :

— Eh bien ! elle se trompe. La Camargue me plaît infiniment. Seulement... pour peindre de nouveau, j'attends...

Pour la première fois depuis son arrivée aux Rièges, il se sentait honteux de son inaction. Allait-il continuer à perdre ainsi son temps ? Et pourquoi ? Parce qu'une femme à la vie douteuse, au cœur sec, s'était trop longtemps emparée de son esprit et de ses sens ?

— Je suis idiot... murmura-t-il lorsque Renaude eut quitté la pièce. Tout lâcher, tout abandonner... dans ce pays où tant de lumière devrait m'entraîner au travail...

Pourtant, il allait mieux, il le sentait. Soudain, il réalisa qu'il ne pensait plus que rarement à Lola.

Jean-Marc se mit à accompagner de plus en plus souvent le vieux *baile* dans ses visites aux manades voisines. Montés sur de petits chevaux blancs aux longues queues flottantes, ils s'en allaient dans leurs hautes selles gardiannes, à travers la plaine monotone. Cette plaine sans limites visibles, exerçait sur Jean-Marc sa séduction. Il se sentait rajeuni, vivifié...

•

La manade paissant l'herbe rare qui, près des bords du Vaccarès arrivait à surgir de la terre.

L'opposition des masses sombres des taureaux, des taches claires des chevaux, de l'azur étincelant du ciel, ravissait les yeux de Jean-Marc.

Avec le baïle, il reprit la route du mas. La voix un peu rude de Renaud rompit le silence :

— Voici venir le maître du Sauvage... dit-il.

Jean-Marc regarda devant lui. Il distingua, venant à travers la plaine, deux silhouettes à cheval.

— Le maître du Sauvage... Le Sauvage, c'est bien ce mas que vous m'avz montré sur la route des Saintes, une grande et vieille maison...

— Une des plus anciennes du pays, bien sûr.

— Le maître, avez-vous dit? Mais j'aperçois deux cavaliers.

— Ce doit être Mademoiselle Isabelle... dit le baïle, la fille de Monsieur d'Aragni.

Les cavaliers se rapprochaient. L'un d'eux était vêtu de gris, botté de fauve, et portait un large feutre à la mode gardiane. A ses côtés, sur un semblable petit cheval, une femme était montée en amazone. Cela surprit Jean-Marc comme une chose archaïque. « Pays de tradition... » pensa-t-il. Elle portait un léger casque de toile blanche qui tenait dans l'ombre ses traits.

Les deux groupes s'étant rejoints, s'arrêtèrent. Le baïle salua M. d'Aragni, tandis que celui-ci s'écriait :

— Ah! mon brave Renaud, je suis bien aise de vous rencontrer; j'avais justement besoin de vous parler.

Il eut un geste courtois d'excuse vers Jean-Marc. Le jeune homme s'étant découvert, se nommait. M. d'Aragni lui tendit la main :

— Je suis heureux de vous connaître, monsieur... dit-il. Je n'ignorais pas votre présence aux Rièges; dans notre désert, tout se sait. Ma fille... ajouta-t-il, en désignant sa compagne.

Jean-Marc demeura un instant interdit tant sa surprise était grande de découvrir dans l'ombre projetée par le casque, un visage au teint blanc, aux yeux clairs, et des boucles qui, au grand jour, devaient être d'or clair.

— Veuillez, mademoiselle, dit-il en s'inclinant devant la jeune fille, excuser mon étonnement. Je n'avais vu, depuis mon arrivée dans ce pays, que des yeux bruns et des cheveux sombres.

Mlle d'Aragni eut un sourire un peu moqueur :

— Et vous découvrez qu'on peut y être blonde...

— Une Provençale blonde... Je ne savais pas que cela existât.

Cette fois, elle rit franchement :

— Mais ce n'est pas tellement rare... expliqua-t-elle. Je sais bien qu'on croit volontiers que toutes les femmes de Provence sont brunes comme des Sarrasines, de même qu'on s'imagine que tous les Provençaux sont bruyants, excessifs, bavards et agités.

— Bavards, non. J'ai déjà pu me rendre compte qu'ils étaient souvent silencieux... du moins en Camargue.

M. d'Aragni et le baïle, un peu à l'écart, étaient engagés dans une conversation à propos de taureaux et de courses. Jean-Marc et Mlle d'Aragni, côte à côte, firent marcher leurs chevaux.

— J'ai eu l'occasion d'apercevoir votre habitation, mademoiselle, dit Jean-Marc, une maison ancienne et curieuse.

— Très ancienne par sa construction, et curieuse par son histoire. Elle a toujours appartenu à notre famille. On voit d'ici sa vieille tour... dit-elle en désignant, à droite, un point sur la plaine.

— Et, du côté opposé, ce sont les pins parasols qui entourent les Rièges. La vue porte loin sur ce sol plat. Nous sommes, mademoiselle, assez proches voisins.

Jean-Marc s'interrompit. M. d'Aragni appelait :

— Isabelle...

Les jeunes gens revinrent sur leurs pas.

— Au revoir, monsieur... dit aimablement M. d'Aragni. S'il vous plaît de venir visiter une vieille bâtisse camarguaise. vous serez le bienvenu au Sauvage.

— Merci... répondit Jean-Marc, agréablement surpris par cette invitation. Puisque vous voulez bien m'y autoriser, je serai heureux de me présenter chez vous, monsieur.

— A bientôt donc.

— A bientôt... dit, en écho, la jeune fille.

Son visage aux traits un peu froids, s'était animé d'un sourire.

Jean-Marc et le baïle reprirent la route du mas, au pas cadencé de leurs montures.

— Monsieur d'Aragni vit toute l'année en Camargue? demanda Jean-Marc après quelques minutes de silence.

— Presque... Il passe le « gros » de l'hiver en Avignon.

— C'est un Provençal de vieille souche, n'est-ce pas? Si j'ai bien compris, le mas du Sauvage a été construit par un de ses ancêtres?

— Oui. Il y a là, d'ailleurs, une vieille histoire que les anciens de chez nous racontent encore aux veillées

— Ah bah! Quelle histoire?

— La Renaude vous la dira mieux que moi, ou la petite.

— Je leur demanderai certainement de me la raconter... dit Jean-Marc en souriant.

Ils approchaient du mas. Jean-Marc ne songea plus qu'à admirer le spectacle, devenu coutumier, mais pour lui toujours captivant, du mas et des arbres surgis au milieu de la plaine enveloppée des rayons d'un soleil courant à son déclin.

Miette sortit à cet instant, de la maison, se dirigeant vers le puits. Mieux qu'il ne l'avait fait encore, Jean-Marc remarqua la grâce de la brune enfant; sa démarche souple et légère, le galbe de son corps mince étonnèrent l'artiste.

« Cette fille s'adapte admirablement au pays... pensa-t-il. Bon sujet de tableau, ma foi... »

Un instant, il la suivit des yeux, la vit s'approcher de la margelle, tirer sur la

Miette se laissa embrasser par Jean-Marc, qui trouvait le pays très agréable.

Dessin de JEAN MILLET

corde : le tableau, tout naturellement, se composait. Pierre décida qu'il allait se remettre au travail.

•

C'était, en effet, une curieuse histoire que celle du mas de M. d'Aragni, dont la famille était venue en France avec les Papes, au XIVe siècle.

La maison datait de l'an 1572, époque où Lorenzo Aragni vint se réfugier dans la solitude camarguaise pour échapper à la vengeance du puissant podestat d'Avignon auquel il avait enlevé sa toute jeune femme. Une légende, depuis, s'était transmise de génération en génération. Lorenzo et Bianca, après avoir vécu les premières années de leur amour dans la solitude embrasée du delta, avaient un jour quitté le pays sans rien révéler de leurs projets.

Ils laissaient à la garde d'un couple de serviteurs fidèles, un enfant de quatre ans, Fabricio. Nul ne revit jamais les deux amants.

Furent-ils victimes de la rancune obstinée du podestat ? Périrent-ils au cours d'une attaque sur les routes peu sûres ? Pourchassés, s'égarèrent-ils dans les marais qui ne rendent jamais leur proie ? Parvinrent-ils à se réfugier en un pays lointain ?

On l'ignora toujours. Dans le terroir camarguais, leur histoire prit forme légendaire, répétée d'âge en âge, comme un drame de mystère et d'amour.

Cependant, Fabricio, élevé avec soin et tendresse par ses gardiens, grandissait. C'était un enfant violent, capable des actions les meilleures comme les pires. Il vécut ses années de jeunesse dans la pleine liberté de cette vie primitive, domptant les chevaux, luttant avec les jeunes taureaux ; il devint beau et fort, resta indiscipliné, volontaire, audacieux.

Quand il eut quinze ans, il partit, s'engagea au service du roi. Il fut un soldat splendide, souvent puni pour son indiscipline, plus souvent encore récompensé pour sa bravoure. Il devint officier, fut anobli à la suite d'une action d'éclat, se maria avec une héritière du Comtat, ne revint plus au mas qui garda ce nom du « Sauvage », en souvenir de l'enfant indompté.

Ses descendants se fixèrent en Avignon où la légende romanesque ne fut pas oubliée. Le dernier rejeton mâle n'avait pas hérité du corps solide et du coeur farouche de Fabricio. Maxime d'Aragni était un homme mince, au fin visage, aux goûts studieux et paisibles. Sa vie s'écoulait ennie, partagée entre l'hôtel de la rue de la Masse et le mas de Camargue dont le passionnaient les élevages de taureaux et de chevaux.

Veuf de bonne heure, il reporta sur sa fille toute sa puissance d'affection. Isabelle vivait auprès de lui une existence sérieuse dont la monotonie ne lui pesait pas. Elle aimait cette existence de plein air et ne regrettait pas le monde. Elle n'avait aucune tendance à l'enthousiasme et à l'emballement ; l'idée romanesque était inconnue de son cerveau. L'amour exalté, l'amour capable de folie et d'égarement lui avait paru jusqu'alors, pure invention de littérateur.

Parfois, cependant — était-ce un héritage de l'ancêtre lointain ? — surgissait en elle un bref mouvement de colère pour des motifs sans grande importance. Ce n'était qu'un éclair dont elle demeurait étonnée et presque honteuse. Elle recouvrait vite son égale et paisible sagesse.

•

Quelques jours après avoir appris de Miette l'histoire du Sauvage, Jean-Marc se rendit dans la vieille demeure.

Elle n'était distante des Rièges que de quatre kilomètres. Il y alla monté sur « Cassaïre », le camargue choisi pour lui par Renaud. En approchant de la maison, il en distingua le caractère mi-paysan, mi-féodal. Au-dessus de la porte principale, une date : 1584, était gravée dans la pierre.

Il fut introduit par une servante âgée. M. d'Aragni se leva pour l'accueillir :

— C'est très aimable à vous, monsieur, de n'avoir pas oublié votre promesse.

Jean-Marc serra la main tendue, s'inclina devant Isabelle. Ses yeux distinguaient encore mal les détails dans cette pièce qui, par comparaison avec l'éclatante lumière extérieure, lui paraissait sombre ; seuls, le visage clair et les cheveux blonds de la jeune fille se détachaient dans la demi-obscurité.

La conversation s'engagea, d'abord banale, puis s'orienta vers les sujets préférés du maître de maison. M. d'Aragni paria de ses manades, de la vie étrange du pays camarguais. Il trouva en Jean-Marc, déjà familiarisé avec les coutumes du terroir, un auditeur attentif.

Isabelle écoutait les deux hommes, étonnée parfois de l'enthousiasme de Jean-Marc pour une terre dont la beauté ne s'imposait pas à ses yeux à elle. Elle intervint seulement pour donner quelques précisions sur le village des Saintes-Maries de la Mer où Jean-Marc avait, jusqu'alors, refusé de se rendre bien qu'il fût proche et qu'on pût voir, se détachant sur l'horizon, la tour élevée de l'église.

— Le grand pèlerinage est passé... dit Isabelle. Il a lieu le vingt-quatre mai. C'est celui qui amène ici les tribus gitanes.

— Comme je regretterai de ne pas l'avoir vu... s'écria le jeune homme.

— Oh ! le village est alors envahi par des gens bien équivoques.

— Mais pittoresques...

— C'est vrai, fit-elle d'un ton où Jean-Marc crut discerner un peu d'ironie, vous êtes peintre. L'artiste, en effet, sera déçu.

— Déçu ? Par l'absence des gitans ? Il reste le pays, et ce pays ne peut décevoir. Il y a tant de lumière...

Une fois encore elle fut surprise, mais se tut. M. d'Aragni revenait d'ailleurs aux sujets qui lui étaient chers.

Quand Jean-Marc prit congé de ses hôtes, Isabelle se leva pour l'accompagner.

— Puisque vous avez dit à mon père que vous iriez, comme il vous y a engagé, visiter prochainement les Saintes-Maries, voulez-vous que je sois votre cicerone ? Je dois m'y rendre demain matin.

Jean-Marc accepta avec élan.

— Rien ne serait plus agréable... dit-il.

— Eh bien ! rendez-vous devant l'église, à neuf heures. Il vaut mieux arriver avant la grande chaleur.

— J'y serai.

Elle le reconduisit, lui faisant traverser la cour intérieure sur laquelle s'ouvraient les porte-fenêtres du bureau où M. d'Aragni l'avait reçu. Pavée de larges dalles, cette cour évoquait un patio arabe ou un atrium romain.

— Quel délicieux endroit !... fit Jean-Marc.

Parvenu au portail d'entrée du domaine, il serra la main que lui tendait Isabelle.

— A demain... et merci.

Au rythme paresseux de Cassaïre, Jean-Marc reprit la route des Rièges. Le silence, autour de lui, était complet : de temps en temps, le cri proche d'un oiseau aquatique, le beuglement plus lointain d'un taureau. Vers l'horizon, la nappe d'eau du Vaccarès n'apparaissait que comme une mince ligne argentée.

Il approchait. Jean-Marc mit pied à terre, marcha à côté du cheval. Aux abords du mas, il rencontra Miette, seule sur le chemin. On eût dit qu'elle avait attendu.

— Miette... appela-t-il impérieusement, la voyant prête à fuir.

Comme elle s'immobilisait, il ajouta :

— Est-ce que je vous fais peur ?

Elle secoua négativement la tête, puis demanda à son tour :

— Vous avez été loin vous promener ?

— Au Sauvage... dit-il.

Sans trop savoir pourquoi, il ajouta :

— Mademoiselle d'Aragni vient-elle quelquefois aux Rièges ?

— Quelquefois... répondit brièvement Miette.

— Je ne l'ai pas encore vue au Mas...

La « petite » eut, pour Jean-Marc, un regard aigu qui étonna celui-ci. Elle dit :

— La demoiselle du Sauvage est fiancée.

— Avec qui ? demanda Jean-Marc distraitement.

— Un officier de la marine.

— Ah ! très bien.

Elle eut pour lui de nouveau un regard aigu puis, le quittant brusquement, elle se mit à courir en direction de la maison.

— Qu'est-ce qu'il lui prend ? murmura Jean-Marc en riant. Drôle de petite bonne femme...

Il la regardait s'éloigner, légère et souple. Elle évoquait pour lui la silhouette agile et dansante d'une de ces gitanes qui, au mois de mai, envahissaient les Saintes, et qu'il ne verrait pas.

•

Devant l'église, Jean-Marc attendait Mlle d'Aragni. L'air pur et transparent gardait encore un peu de la fraîcheur apportée par la nuit.

Le pas d'un cheval retentit sur les pavés de la petite rue. Montée sur son Camargue à longue queue flottante, Isabelle fut bientôt près de Jean-Marc. Il s'approcha, l'aida à descendre de cheval.

— Entrons tout de suite dans l'église, voulez-vous ? dit-elle.

Leurs montures attachées à l'un de ces gros anneaux de fer que portent, dans ce pays de cavaliers, la plupart des murs, ils pénétrèrent dans le sanctuaire.

L'intérieur, en contre-bas, était vaste et uniforme. Aucun ornement ne masquait la nudité grise des murs et des voûtes romanes.

Ils parcoururent la nef dont Isabelle fit remarquer à son compagnon certaines curiosités, descendirent à la crypte, domaine de Sainte Sara, revinrent dans l'église.

— Où sont les reliques des Saintes ? demanda Jean-Marc.

— Dans la chapelle haute. La trappe verticale que vous voyez dans le mur au-

dessus de l'hôtel donne passage aux châsses le jour de la fête des Saintes. A l'aide d'un treuil sur lequel s'enroule le câble, on descend ces châsses au milieu de l'enthousiasme des fidèles. Ensuite, on les porte en procession jusqu'à la mer que l'évêque bénit.

Jean-Marc eut l'impression que sous les paroles de la jeune fille se cachait un peu d'ironie.

— Ne partageriez-vous pas cet enthousiasme ? demanda-t-il.

— Ai-je dit quelque chose qui puisse vous le faire croire ?

— Non... mais j'ai cru comprendre...

— Que j'étais sceptique ? Non. Je respecte nos saintes, mais j'ai peu de goût pour les démonstrations bruyantes...

— Enthousiasme émouvant, cependant.

— Je n'aime rien de ce qui est exagéré.

Curieusement, Jean-Marc la regarda. Il eût aimé lui faire préciser sa pensée, mais l'endroit se prêtait mal à une conversation prolongée. Il dit seulement :

— Je crois qu'il est possible de faire l'ascension du clocher ?

— Oui. On peut également faire une promenade sur les toits formés de marches larges et plates.

L'escalier sombre fit paraître plus lumineuse encore l'atmosphère retrouvée au sommet. Avec ravissement, Jean-Marc contempla le paysage étrange et monotone. Emergeant de l'immense plaine, l'Eglise dominait le désert et la mer. Toutes proches, les vagues mouraient doucement sur le sable doré. Le soleil jaunissait les enganes, les marais étaient des taches claires que masquaient à demi les roseaux.

— Que c'est beau !... murmura-t-il. Quelle clarté !

Il se tourna vers Isabelle. Il crut qu'elle était encore ironique. De l'irritation se montra dans ses paroles :

— N'admirez-vous pas tout cela ? dit-il, montrant à la fois la terre et le ciel.

— Oui... fit-elle tranquillement, mais je connais depuis toujours ce pays. Je suis habituée.

— On ne doit pas s'habituer à la beauté, reprit-il, un peu rudement. Il faut sans cesse admirer.

Inconscient peut-être de son insistance, il la dévisageait d'un regard ardent. Elle se détourna, gênée.

— Vous avez raison... dit-elle seulement.

Il lui parut que, sans doute parce qu'il le lui faisait remarquer, tout était plus beau ce jour-là.

•

La promenade aux Saintes-Maries fut pour Jean-Marc le début d'une existence nouvelle. Isabelle et lui, de caractères pourtant si dissemblables, éprouvèrent bientôt un grand agrément à se trouver ensemble. Ce Breton enthousiaste et cette Provençale calme étaient, si étrange que cela paraisse, attirés l'un vers l'autre.

Si réservée que fût la jeune fille, peu à peu elle se familiarisait, parlait d'elle-même, de son enfance trop tôt privée de tendresse maternelle. Jean-Marc redit une fois son étonnement de la blondeur d'Isabelle, de son type presque nordique, inattendu en Provence.

Elle se mit à rire :

— Je sais que cela vous a étonné, dès le premier jour. Je vais vous donner une explication :

— J'écoute.

Donnez-vous ce traitement tout simple avec une seule crème de beauté — la crème Noxzema médicamenteuse. Faites cela pendant 14 jours — et vous verrez votre teint devenir plus velouté, plus clair, plus attrayant.

Le matin

1. Se baigner le visage puis y appliquer la crème Noxzema sur une serviette mouillée.
2. Assécher et appliquer Noxzema pour fixer le maquillage et embellir la peau.

Le soir

3. Répéter le nettoyage du matin avec Noxzema. Assécher délicatement.
4. Faire pénétrer Noxzema dans la peau par un léger massage. Appliquer *davantage* de Noxzema sur les boutons.

• • •

Noxzema aide à guérir les imperfections cutanées ; adoucit la peau sèche et rugueuse. Procurez-vous-en un pot dès aujourd'hui ! Aux pharmacies, rayons d'articles de toilette et cosmétiques. 39¢, 59¢ et $1.25.

VOIR NOTRE ANNONCE
EN PAGE 44

LE SAMEDI
LA REVUE
POPULAIRE
LE FILM

Coupon d'abonnement

Ci-joint $5.50 (Canada seulement) pour un abonnement d'un an aux TROIS grands magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

Voir notre annonce en page 44

— Ma mère, bien que née et élevée à Avignon, était d'origine à demi-étrangère. Mon grand-père, Anglais de pure race, vint, il y a plus d'un demi-siècle, soigner dans le Midi une santé chancelante. Il avait vingt-cinq ans, était orphelin et totalement indépendant. Les hasards de son séjour en France l'amenèrent en Avignon. La ville lui plut : il s'y fixa, pour quelques mois, pensait-il. Sa santé s'affermit et son séjour se prolongea. Un an plus tard, il épousa une jeune fille dont la famille l'avait courtoisement accueilli. Ma mère fut la seule enfant de ce mariage. Elle était brune et de tempérament vif. C'est moi qui ressemble à mon grand-père, qui suis blonde... et calme... comme lui.

Jean-Marc s'expliquait maintenant ce qui lui avait paru étrange en Mlle d'Aragni. Cette réserve qui accentuait jusqu'au formalisme et à la froideur la parfaite éducation qu'elle avait reçue.

En dépit d'une culture qu'il sentait vaste, d'une grande largeur d'idées, il trouvait en elle, du fait de cette éducation même dans un couvent de petite ville, quelque chose de désuet, comme l'était l'archaïque jupe d'amazone qu'elle continuait à porter.

Jean-Marc croyait pouvoir expliquer maintenant les contrastes qu'il constatait en Isabelle, par ce mélange de races dont elle était issue. Cet apport de sang anglais lui donnait sa maîtrise de soi, la privait d'exubérance. Et le sang italien ne justifiait-il pas aussi certains mouvements de vivacité, de violence presque qui, brusquement, à l'occasion de menus incidents, avaient si profondément surpris Jean-Marc.

Plus que jamais, au cours de leurs rencontres devenues très fréquentes, il voulut s'efforcer de faire partager à Mlle d'Aragni son admiration pour ce pays, le sien, dont elle ne paraissait pas ressentir la séduction.

Un jour, il demanda à Isabelle qu'elle lui permît de faire une étude dont elle serait, montée sur sa jument, la figure centrale. Un peu surprise, flattée aussi, elle accepta.

Pour la première fois, Jean-Marc reprit avec joie palette et pinceaux. Il brossa rapidement une esquisse charmante dont il se promit de tirer plus tard un véritable tableau.

L'élan était donné. Fougueusement, il se remit à peindre.

Les sujets ne lui manquèrent pas et bientôt les esquisses et les pochades s'accumulèrent aux Rieux. Le mas fut reproduit suivant des éclairages divers, dans la clarté légère du matin, sous le soleil ardent de midi, aux heures adoucies du crépuscule.

Puis, il y eut Miette. Dès qu'elle avait aperçu l'esquisse faite de Mlle d'Aragni, le désir était venu à « la petite » d'être choisie, elle aussi, pour modèle. Quand Jean-Marc lui demanda de poser, elle ne cacha pas sa joie.

Les séances devenues presque quotidiennes la rendirent moins farouche. Jean-Marc s'amusait à questionner, à « civiliser », celle qu'il avait considérée jusqu'alors comme une « sauvageonne ».

Il eut la surprise de trouver en elle une vive intelligence, moins d'ignorance qu'il ne l'eût cru, et plus de sens artistique peut-être qu'il n'en avait découvert chez Isabelle.

— Tiens, tiens... se prit-il à dire un jour devant une réflexion avisée de Miette, avec un peu de patience, on en ferait vraiment quelque chose...

Mais son esprit ne s'attardait pas à étudier la sauvageonne comme il le faisait pour Mlle d'Aragni.

•

Non sans amusement, Isabelle observait Jean-Marc dont l'enthousiasme ne cessait de se manifester.

Isabelle ayant dû venir à Arles pour y effectuer des achats, Jean-Marc avait sollicité la faveur de l'accompagner. Il visiterait la ville qu'il n'avait fait que traverser lors de son arrivée en Provence, et, peut-être Mlle d'Aragni serait-elle assez bonne pour...

Mlle d'Aragni avait compris ce qu'il sous-entendait.

— Soit... avait-elle dit avec gaieté. Je vous servirai de guide, là aussi.

La masse imposante des arènes avait reçu leur première visite, puis, le théâtre tout proche avait été pour Jean-Marc une splendide révélation.

— Quelle pureté dans ces deux colonnes debout, et sombien plus belles encore sont-elles de se dresser, seules intactes, parmi tant de gradins détruits, de statues renversées... Comme l'air paraît plus légər derrière elles...

— Vous êtes un poète en même temps qu'un peintre... dit, avec un peu d'ironie, Isabelle.

— Poète... Non, certes, je ne suis pas poète, mais j'aime ce qui est beau, et je me sens ému, ici.

Il se tourna vers elle. De la colère lui venait ce jour-là, comme en d'autres circonstances déjà, il en avait ressenti, devant une Isabelle indifférente.

— Ceci peut-il vous laisser insensible à ce point ? demanda-t-il.

— Non, mais... Vous vous étonnez que mon enthousiasme n'égale pas le vôtre ; je vous l'ai dit, j'ai toujours vécu dans ce pays. Enfant, j'ai joué parmi ces chapiteaux renversés et ces fûts de colonne. Vous voyez ces monuments pour la première fois : ils me sont familiers.

— Mais moi je vous ai dit qu'il fallait toujours et sans cesse admirer. Même saccagé par des iconoclastes fanatiques à l'époque chrétienne — ce fut le cas ici comme en Italie — tout ceci est unique.

— Au fait, vous connaissez Rome. Il me semble que ce que vous voyez en Provence ne devrait plus vous apparaître comme extraordinaire.

Jean-Marc s'exclama :

— Croyez-vous que l'on puisse épuiser ses réserves d'admiration et que, pour avoir contemplé le Colisée et le Forum, je n'aie plus qu'indifférence pour votre Théâtre et pour vos arènes ? Ah ! non. Et, sans doute, ai-je encore plus de possibilités d'admirer parce que je suis ici avec vous et...

Il s'interrompit. Une légère rougeur monta au visage de Mlle d'Aragni, mais elle ne dit rien.

— Excusez-moi... reprit Jean-Marc, d'un ton plus modéré. Je dois vous paraître ridiculement exalté... Et cependant, je voudrais vous convaincre. Demander à la nature et à l'art les jouissances qu'ils peuvent nous donner, n'est-ce pas une revanche à prendre sur trop de petitesses dont, trop souvent, la vie nous accable ? Ne le croyez-vous pas ?

Isabelle écoutait. Peu à peu, au son des paroles de Jean-Marc, une contagieuse émotion s'atteignait. Elle regardait les deux blanches colonnes, en découvrait la pureté, la ligne élancée et, que sur le ciel bleu le marbre parût si transparent...

Elle rencontra soudain les yeux de Jean-Marc fixés sur les siens. Il y eut en elle comme un choc électrique.

— Isabelle... murmura Jean-Marc.

Il s'arrêta aussitôt. Quelle impulsion l'avait poussé ? Qu'allait-il dire ?

Hâtivement, comme si elle redoutait un danger, Isabelle parla :

— Nous avons encore les Alyscamps à voir, et leur charme mélancolique ne manquera pas de vous toucher.

Ce fut au tour de Jean-Marc d'être surpris. Elle avait employé des mots inattendus de sa part, et dans sa voix il y avait une vibration nouvelle.

. . . . . .

— Voici les Alyscamps... dit Isabelle.

Jean-Marc s'arrêta : devant lui les grands sarcophages de pierre s'alignaient en files régulières au pied de ces peupliers minces et très hauts qui donnent à l'allée une singulière majesté. Dans le fond, la chapelle Saint-Honorat découpait sur le ciel son clocher octogonal.

Rapidement, Isabelle contait l'origine dès Alyscamps, l'extraordinaire ferveur dont ils avaient été, autrefois, entourés, et les légendes que cette ferveur avait fait naître dans les esprits crédules. D'une voix plus grave, elle évoqua le souvenir de ceux qui dormaient là. A ses paroles, un peu désabusées, Jean-Marc se força à rire :

— C'est à vivre qu'il faut surtout penser, à la vie dont on doit s'efforcer de goûter la plénitude... et les joies.

— Les joies... dit-elle. Sommes-nous maîtres de les faire épanouir à notre gré ?

— Il faut vouloir ! dit plus gravement Jean-Marc.

Elle eut un petit sourire railleur :

— Vouloir... murmura-t-elle, on ne sait pas toujours vouloir.

Puis, comme si elle redoutait de prolonger l'entretien, elle reprit, et son visage n'exprimait plus aucune émotion :

— Il est heure, je crois. Avez-vous suffisamment admiré ?

Avec quelque irritation, il répondit :

— On n'admire jamais assez, ne vous l'ai-je pas déjà dit ? Mademoiselle d'Aragni, dites-moi que vous comprenez, et que je ne suis pas seul, en ce lieu si émouvant, à ressentir un trouble immense... Dites ?

De quel trouble voulait-il parler ? Il s'était rapproché d'elle et, le regard dont il l'enveloppait s'était fait plus ardent.

Isabelle considérait les deux haies de peupliers, les pierres alignées et, se découpant sur le ciel bleu, la chapelle et le clocheton ajouré.

— J'ai joué autrefois ici, sans comprendre... dit-elle.

Elle se tourna vers Jean-Marc :

— Et j'admire, aujourd'hui. Vous avez raison : il ne faut pas cesser d'admirer.

•

Depuis la visite à Arles, quelques semaines s'étaient écoulées, rapprochant davantage Jean-Marc d'Isabelle.

Aucun projet, certes, n'était formé par lui, mais, à mesure que passaient les jours, il se sentait de plus en plus attiré vers elle.

— Qu'est-elle, en réalité ? se demandait-il parfois. Capable de tendresse... d'amour ? Si secrète, ne se livrant jamais... Pourtant, il y a parfois dans ses yeux un tel éclair...

Il ne croyait pas l'aimer. Ce qui l'entraînait vers elle, pensait-il, c'était uniquement l'espèce de mystère qu'il voulait voir en elle, ce conflit entre des instincts violents, peut-être, et sa lucide raison.

•

Une lettre de son ami le docteur Dartel parvint à Jean-Marc.

Après lui avoir donné quelques nouvelles de leurs camarades communs, le « toubib » faisait une allusion à Lola.

« Crois-moi, elle ne valait pas que tu « gâches ta santé et ta vie. On ne la voit « plus à Montparnasse. Elle vit, dit-on, « en province, avec un riche mercanti. Je « dis ceci afin de t'enlever tout regret.»

Jean-Marc replia la lettre. Aucune émotion n'était sur son visage, seulement un air d'allégresse.

— Brave... murmura-t-il. Il a dû hésiter à me parler de Lola. S'il savait combien tout ce qu'elle peut faire m'est devenu indifférent.

Il entendit, venant par la fenêtre ouverte, la voix de Miette prononçant de sonores paroles provençales. Il sourit en songeant à la simplicité vraie, à la franchise sans détours de « la petite », équivoque de Lola.

— Quelle différence entre ces deux femmes... ajouta-t-il. Celle-ci est tellement plus saine. Pourquoi choisissons-nous si souvent ce qui est artificiel ?

Puis, se superposant aux autres, l'image d'Isabelle se forma sur sa rétine. Il la voyait dans sa tenue de cheval, son casque à large visière couvrant ses cheveux blonds, le buste droit, avec sur son visage un peu froid, un sourire à peine esquissé, ses yeux clairs...

Il haussa les épaules, brusquement se leva.

Isabelle... Mlle d'Aragni... Pourquoi songer ainsi à elle ? Une banale relation, voilà ce qu'elle devait être pour lui, ce que, surtout, il était pour elle.

Et, de plus, n'était-elle pas fiancée ?

— Un officier de la marine... avait dit, dans son simple langage, Miette.

Jean-Marc se souvenait avoir entendu nommer à deux ou trois reprises, par M. d'Aragni, familièrement et comme un hôte attendu, un officier, Bernard Valmont. Il avait supposé qu'il s'agissait de lui.

Mais, par Isabelle elle-même, aucune mention d'un fiancé n'avait jamais été faite. En réalité, il n'y avait pas de raison pour que, vis-à-vis de Jean-Marc, elle en fit.

•

Jean-Marc s'attardait au Sauvage où il était venu après le dîner. Il eût aimé demeurer là pendant des heures encore. Pourtant, il se leva :

— J'abuse de votre hospitalité, monsieur... dit-il. L'heure s'avance : je vais me retirer.

Isabelle s'était levée aussi :

— Si vous le permettez, papa, dit-elle, je vais reconduire Monsieur Régnier jusqu'au croisement des chemins.

— Va, mais ne t'attarde pas...

Tous deux s'éloignèrent. La grande allée bordée de platanes menait de la mai-

Nouveau
"ROUGE À LÈVRES" LIQUIDE
qui ne peut s'enlever !
qui ne peut barbouiller !
qui donne un cachet exotique !

DALE EVANS—la belle actrice de l'écran qui joue dans les films Republic.

Pour que . . .
VOS LÈVRES soient séduisantes !

Voici enfin révélé le plus grand secret de beauté de tous les temps. Un "bâton de rouge à lèvres" qui ne coule pas — reste en place — gardera vos lèvres lisses et satinées. Non pas un "bâton de rouge" ordinaire, mais un liquide aux teintes les plus romantiques ! Vous en mettez au lever pour le retrouver au coucher — intact ! Sert aussi à empêcher votre rouge-crème de s'empâter. Posez simplement une couche de Liquid Liptone sur vos lèvres maquillées, et vous verrez !

Et CHEEKTONE . . . Du rose aux joues sans rouge ! Une préparation "étonnante", d'un effet naturel et séduisant. Dure toute la journée.

LIQUID LIPTONE et CHEEKTONE — les plus récentes préparations de Princess Pat — Dans tous les bons magasins.

liquid liptone

COMME CADEAU D'ANNIVERSAIRE

Joignez l'utile à l'agréable, faites durer votre cadeau durant toute l'année. Donnez un abonnement du "FILM" à vos amis.

Coupon d'abonnement

Canada et Etats-Unis
1 an..... $1.00 2 ans..... $1.50
☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....
Adresse.....
Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

Etes-vous déprimée! Nerveuse! Sans énergie! Délaissée!

La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? de vertiges? de migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, de ce sang non purifié qui cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE,
LES PRODUITS SANO ENRG
Case Postale 2134, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous.

Nom

Adresse

Ville Prov.

son au sentier qui, sur la droite, rejoignait, à une centaine de mètres de là, celui des Rièges.

— J'éprouve toujours un sentiment de plaisir exquis lors de mes visites au Sauvage... déclara Jean-Marc tandis qu'Isabelle marchait auprès de lui. Il y a dans le décor de votre habitation, dans... tout ce qui est autour de Monsieur d'Aragni et de vous, une telle harmonie...

— Oh! peut-être exagérez-vous aimablement ce qu'il peut y avoir d'agréable chez nous. Notre vie est calme et monotone. De là, peut-être, sa douceur.

— D'après vous, ne put se tenir de demander Jean-Marc, ce calme, cette régularité, sont les vraies conditions du bonheur.

— J'ai peu de points de comparaison... dit-elle en souriant, mais il me semble que le bonheur ne peut exister dans l'agitation et le bruit. Je le vois dans une existence paisible se déroulant sans secousses...

Jean-Marc eut un mouvement de doute. Sur son visage était un sourire sceptique. Malgré la demi-obscurité, Isabelle dut le distinguer. Elle demanda :

— Ce genre de bonheur ne vous conviendrait pas?

Il fut surpris du ton presque angoissé de la jeune fille. Elle paraissait attendre anxieusement la réponse :

— Oh! répondit-il, ce bonheur si sage est trop loin de moi.

— Qu'en savez-vous?

Elle avait dit ces mots très bas. Sitôt les avoir prononcés, elle parut les regretter. Elle se mit à rire, et comme ils arrivaient au croisement des pistes :

— Bah!... laissons là cette philosophie. Séparons-nous. Il faut que je rentre : mon père pourrait être inquiet.

Jean-Marc s'était éloigné, troublé, se demandant ce que signifiait cette interrogation d'Isabelle : « Qu'en savez-vous? »

Quelques jours s'étaient écoulés depuis cette soirée, et en cette fin d'après-midi ils devaient se retrouver pour une promenade à cheval. La jeune fille devait montrer à son compagnon certains coins du désert, au bord du Petit Rhône, où toute une faune bien spécifiquement camarguaise abondait.

S'étant rejoints, ainsi qu'ils en avaient convenu, à la cabane du gardian dressée à mi-chemin des Rièges et du Sauvage, ils allaient maintenant, côte à côte, au pas régulier de leurs chevaux.

Jean-Marc observait la jeune fille droite sur sa selle, sa silhouette charmante faisant corps avec sa monture. Un peu gênée par cet examen, Mlle d'Aragni fit prendre un pas plus vif à son cheval.

— Allons vers les réserves... dit-elle Peut-être aurons-nous la chance de voir passer devant nous quelques oiseaux devenus, ailleurs, introuvables.

Sans qu'elle pût s'expliquer pourquoi, elle se sentait embarrassée. Depuis un moment, l'attitude de Jean-Marc lui paraissait étrange.

En Jean-Marc, en effet, un trouble singulier montait, un irrésistible désir de parler librement à Isabelle, de connaître les sentiments qu'elle pouvait avoir pour lui. Il comprenait tout ce qu'il n'avait pas voulu, jusqu'alors, reconnaître, et que son coeur qu'il croyait devenu insensible, s'était remis à battre éperdument. Il aimait Isabelle, il l'aimait de toutes les forces soudain déchaînées de son être.

Cette découverte l'ébouissait, et il s'irritait presque de voir cette Isabelle maintenant si chère, chevaucher près de lui, le visage serein, ignorante du tumulte qui se faisait en lui.

L'impression qu'il ne pourrait résister à la force qui l'entraînait, qu'il lui fallait parler, tenter sa chance, l'envahissait.

Et à chaque pas des chevaux prolongent leur tête-à-tête — et leur silence — il sentait davantage qu'il ne pourrait se dominer, qu'il fallait parler à Isabelle.

D'un mouvement brusqué qui fit se cabrer l'animal, Jean-Marc immobilisa son cheval.

— Mademoiselle d'Aragni... dit-il d'une voix impérative.

— Qu'y a-t-il? fit Isabelle, étonnée.

— Savez-vous pourquoi je demeure en Camargue?

Elle leva les sourcils avant de répondre :

— Sans doute vous y plaisez-vous!

Il eut un rire sec :

— Naturellement. Mais, *pourquoi* je m'y plais, cela, le savez-vous?

La jeune fille se sentit envahie d'une étrange inquiétude; par une sorte de défense instinctive contre les mots que Jean-Marc pourrait prononcer, elle dit, sans raison :

— Bernard Valmont arrive après-demain.

— Votre fiancé, je crois? dit Jean-Marc brièvement.

— Non, non... répondit-elle avec une vivacité qui la surprit elle-même. Je ne suis pas engagée avec lui.

— Je croyais votre mariage décidé. Cela m'était...

Il hésita. Isabelle ne parut pas s'en apercevoir.

— Rien n'est décidé, dit-elle. Ce mariage est souhaité par Bernard — c'est un ami d'enfance et mon petit-cousin — et par mon père...

— Et vous?

— Je ne sais plus...

Ce ton de lassitude était extraordinairement surprenant chez elle.

— Alors, je puis vous dire pourquoi je demeure en Camargue, reprit Jean-Marc en plongeant dans les yeux d'Isabelle un regard ardent. Je suis arrivé ici, meurtri, désemparé, et si je reste maintenant, c'est que je sens mon coeur revivre. Et je voudrais ne pas repartir seul.

Calme, étrangement calme, les mains dans lesquelles s'entrecroisaient les rênes posées sur l'encolure de son cheval, Isabelle, sans regarder Jean-Marc, l'écoutait.

— Comprenez-vous, Isabelle? Comprenez-vous que je vous aime? Comprenez-vous que je voudrais vous emporter loin de ce désert, à Paris, avec moi? Comprenez-vous?

— Ce désert... vous disiez l'aimer. On peut y être heureux.

— Ce n'est pas là que je vois mon amour. Je veux vivre près de vous, à Paris, travailler, produire, arriver... Je ne puis séparer mon amour de mon ambition. La vie dans la solitude, c'est la mort de l'amour. L'amour est fait de passion, d'ardeur, de fièvre, Isabelle. Il ne peut vivre de silence; il a besoin de l'atte.

Jean-Marc s'exaltait peu à peu. Les mots s'échappaient, rapides, pressés, le son de sa voix montait.

— L'amour, le splendide amour, Isabelle, n'est pas celui d'un mariage où tout, fortune et milieu s'équilibrent, se jaugent

[*Lire la suite page* 25]

ROGER PIGAUT

Ce jeune premier s'est révélé dans *Douce*, son premier film, alors qu'il interprétait le rôle d'un garçon de chasse amoureux de deux femmes. Puis ce furent *Nuits d'alerte*, les *Frères Bouquinquant*, la *Rose de la mer* et *Sortilèges* où il put affirmer le jeu naturel de son style bien français, fin, racé, à la physionomie intelligente et aux cheveux frisés. Il réussit dans *Antoine et Antoinette*, production Gaumont qui mérita de figurer au Festival de Cannes, une extraordinaire création. *Antoine et Antoinette* constitue une étude de simples moeurs parisiennes et introduit les spectateurs dans le milieu des ouvriers parisiens. Humain, et parfois humoristique, ce film est avant tout un documentaire de la vie quotidienne d'un couple d'ouvriers. Une débutante, Claire Maffei, joue le rôle d'Antoinette.

DANS "THE EXILE"

Un rôle en or pour

CHARLES II, roi d'Angleterre, était le fils aîné de l'infortuné Charles Ier que Cromwell et ses comparses firent monter sur l'échafaud. La mère de Charles II était Henriette de France, fille de Henri IV. Sa soeur, la charmante Henriette d'Angleterre, devint duchesse d'Orléans et sa mort foudroyante inspira à Bossuet l'une de ses plus belles oraisons funèbres.

Pour en revenir à Charles II, il dut s'exiler après l'exécution de son père. Il se retira successivement en Ecosse, en France et finalement en Hollande où ses partisans ayant à leur tête le Général Monk, vinrent le chercher pour le rétablir sur le trône d'Angleterre. Une réaction sanglante suivit cette restauration. Les goûts frivoles du roi le poussaient à puiser sans discernement dans le trésor royal. Sa cupidité était telle qu'il accepta une pension de Louis XIV en échange de deux places fortes : Dunkerque et Mardick. Il mourut sans héritier et eut comme successeur son frère, Jacques II. C'est sous le règne de Charles II que fut fondée la Société Royale de Londres et que le célèbre architecte Wren commença la construction de la cathédrale Saint-Paul.

Le film, *The Exile*, que nous présentent les studios Universal, met en scène Charles II à l'époque de son exil en Hollande, c'est-à-dire vers 1660. Le rôle du roi est interprété d'une manière brillante par Douglas

De gauche à droite : DOUGLAS FAIRBANKS Jr. écoute une remarque que fait MAX OPULS à ROBERT COOTE alors qu'on tournait "The Exile". — Le Roi Charles (Douglas Fairbanks Jr.) joue son rôle de paysan au pays des tulipes où il est en exil. — La scène de la comtesse et de la paysanne Katie n'est pas sans nous rappeler le conte joli de Cendrillon. — Rencontre du XVIIe et du XXe siècle entre le directeur et le personnage historique. — Là où il est vu que "The Exile", roman filmé de cape et d'épée, nous reporte dans la meilleure tradition des "Trois Mousquetaires", nous rappelant ce bon Douglas père. — Evocation charmante d'une époque où l'on vivait agréablement, mais non sans dangers. — Répétition d'un duel fantastique où le sang ne coule pas à flots. — Ci-dessous, l'une des scènes finales du film, alors que Charles II, rappelé à son trône, la tempête une fois calmée, reprend la peau de son véritable personnage et fait de touchants adieux à la belle Katie qu'il aimera toujours quoi qu'il arrive. Note romantique qui couronne bien ce beau film d'aventures.

airbanks jr.

Fairbanks qui, comme jadis son illustre père, excelle dans les rôles de cape et d'épée.

L'exil pèse à Charles II et il s'efforce de tuer le temps le mieux qu'il peut, meublant sa vie de fêtes brillantes et surtout d'intrigues amoureuses. Il a comme partenaire une nouvelle venue à l'écran, Paule Croset. Leur touchante idylle est interrompue par la coquette Maria Montez, puis par Henry Daniell, émissaire de Cromwell. Chargé de tuer le roi, ce dernier accepte de se battre en duel et il le fait avec une adresse consommée qui rappelle les meilleures scènes des *Trois Mousquetaires.*

À l'affiche, ce printemps

2324 — Costume deux-pièces pour jeunes filles. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour grandeur 14 : 4⅞ v. en 39″, 3¾ v. en 54″. Doublure 1½ v. en 39″. Prix 25¢.

2331 — Manteau pour dames ou jeunes filles. Grandeurs 12 à 42. Métrage requis pour grandeur 18 : 3⅞ en 54″. Doublure 3½ v. en 39″. Prix 25¢.

2334 — Complet pour garçonnets. Grandeurs 2 à 6. Métrage requis pour grandeur 4 : 3 v. en 35″, 2 v. en 54″. Plus la doublure. Prix 25¢.

2336 — Manteau et bonnet pour enfants. Grandeurs 6 mois à 3 ans. Métrage requis pour grandeur 2 : 2 v. en 35″, 1⅞ v. en 39″, 1⅜ v. en 54. Prix 25¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Film", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

BOURRASQUES

[*Suite de la page 20*]

Je vous aime et je veux que mon amour vive.

Penché sur sa selle, il était tout près de la jeune fille, visages rapprochés. Isabelle se sentait extraordinairement troublée. Toujours si positive, sans impulsion, quel émoi inconnu l'envahissait tout à coup ? Les yeux de Jean-Marc, perçants et volontaires, exerçaient sur elle une influence magnétique. Elle perdait la notion précise des choses.

— Votre amour... dit-elle pourtant, êtes-vous sûr de votre amour ?

— Je suis sûr de vous aimer, de désirer auprès de moi votre présence, votre vie. J'ai souffert de vous croire liée à un autre par une promesse. Je conçois la différence de ce que je vous offre et de ce qu'il vous apporte. Avec moi, il faudrait avoir confiance, entrer dans ma vie avec foi. Je vous propose une existence inégale, heurtée peut-être, mais je suis sûr de mon amour et de mon avenir. Si vous pouviez m'aimer, Isabelle, nous aurions des heures splendides où tout ce qui ne serait pas notre amour s'effacerait. Je vous voudrais mienne, mienne par-dessus tout, au delà de tout...

Depuis quelques instants, Isabelle avait arraché ses yeux au regard de Jean-Marc. Un étrange tourbillon la ravageait. Cette passion exaltante évoquée par Jean-Marc avait été vécue par ses lointains ancêtres, Bianca et Lorenzo. Par quel étonnant recommencement le destin lui offrait-il de vivre une aussi ardente aventure ?

Elle eut un instant de vertige, la tentation de tout oublier elle aussi, de retrouver le regard de Jean-Marc. Elle entendait encore :

— Ce serait un bonheur immense, Isabelle. Ne voulez-vous pas ce bonheur ? Dites que vous le voulez...

Il criait presque, sans contrôle de lui-même, emporté par une ardeur déchaînée.

L'excès de cette violence agit soudain sur Isabelle. Elle parvint à se dominer. Elle eut ces paroles hésitantes, pauvres, imprévues d'elle-même :

— Ne dites plus rien... Tout ceci est folie... Vous savez bien... Je n'aime pas l'incertitude...

Brusquement dégrisé à son tour, Jean-Marc se tut. Il passa la main sur son front.

Une crispation de ses traits indiqua l'effort fait pour retrouver son sang-froid. Sa respiration se calma. Il se tourna de nouveau vers Isabelle. Les yeux fixés en avant, une teinte plus vive sur les joues, elle évita le regard de Jean-Marc.

— Pardonnez-moi... dit-il. Je n'aurais pas dû... Nous ne pouvons nous comprendre.

Les chevaux avaient repris leur marche lente.

Ni Isabelle ni Jean-Marc ne parlèrent plus. Oubliant les terres de réserve, ils avaient pris le chemin du retour.

•

Bernard Valmont devait arriver ce jour-là. Isabelle décida qu'elle irait elle-même l'accueillir à la gare.

Elle était sans hâte et sans inquiétude, curieuse seulement de la première impression qu'elle allait recevoir de lui, après huit mois de séparation. Elle pensait — et avec un certain plaisir — qu'elle n'était pas absolument engagée avec lui. A sa demande faite avant le départ pour un long voyage imposé par son service, elle avait, sans donner de réponse définitive, accepté d'attendre son retour.

Qu'une promesse tacite ait été ainsi échangée, Bernard devait probablement le croire : pour lui, ses fiançailles avec Mlle d'Aragni ne faisaient pas de doute. Isabelle l'avait bien compris.

Pour elle, elle s'avouait que Bernard était parfaitement le mari qui lui convenait. Famille, fortune, situation, tout cela était parfait. Rien ne justifierait de sa part un refus. Sans aimer réellement Bernard, elle éprouvait pour lui une grande estime et une réelle affection.

En s'engageant seulement à l'attendre, elle savait bien que, très probablement, si rien ne survenait d'imprévu, elle accepterait, au retour de Bernard, de l'épouser.

Mais, depuis, elle avait rencontré Jean-Marc, Jean-Marc si différent de Bernard, si totalement différent. Elle avait éprouvé un plaisir indéniable à le connaître. Qu'elle fût attirée, elle si ordonnée, si prudente, par la fantaisie, l'instabilité même de Jean-Marc, lui causait, lorsqu'elle s'interrogeait, une extraordinaire surprise.

Cependant, elle n'avait vu là, jusqu'à ces derniers jours, qu'un incident sans influence possible sur son avenir.

Elle en avait été certaine jusqu'au moment où les paroles de Jean-Marc s'étaient élevées, ardentes, se répercutaient en elle avec une force imprévue.

Par quel étrange magnétisme avait-il pu l'incliner à l'écouter, à se sentir gagnée par un regret, par un désir, désir de s'élever au-dessus d'elle-même, de le suivre dans cet univers inconnu de son rêve, de son amour ?

Oui, une sorte de dédoublement s'était fait en elle. L'Isabelle habituelle était demeurée calme, indifférente en apparence ; elle avait seulement frôlé la contagieuse violence, cependant qu'une Isabelle insoupçonnée éprouvait une immense allégresse, une impulsion de joie soudaine, une conviction d'indicible et possible félicité.

. . . . . .

Doucement, paraissant lui aussi accablé de torpeur, le petit train s'arrêtait devant la petite gare. Isabelle reconnut Bernard, à peine bruni, un peu maigri, vêtu, malgré la température suffocante, d'un strict costume de ville.

— Isabelle... Comme je suis heureux de vous revoir.

Il avait pris les mains de la jeune fille, les tenait dans les siennes, mais son attitude demeurait paisible, sans ce frémissement de bonheur que Mlle d'Aragni eût pu attendre de lui.

Tout au long du trajet, dans la petite charrette anglaise qui les ramenait au Sauvage, il ne lui parla que de banalités.

Après le dîner, Bernard et Isabelle demeurèrent seuls sur la terrasse du mas. Le ciel était clair, les étoiles commençaient à scintiller, un air léger agitait les platanes. Isabelle était silencieuse ; elle attendait et redoutait les mots que Bernard allait, sans doute, prononcer.

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez Se en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus Se pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

Mais Bernard, paisiblement, parlait de sa carrière. Il dit pourtant, après un long exposé de ses futures occupations :

— Je serai probablement affecté à Bizerte. Auriez-vous, Isabelle, une objection à faire contre cette résidence ?

Elle tressaillit, mais, dans l'ombre, Bernard ne s'en aperçut pas.

— Bernard, ceci vous concerne seul.

— Je trouve, au contraire, que vous devez être consultée... à moins que... Me suis-je trompé, Isabelle, quand j'ai cru pouvoir vous considérer comme ma fiancée ?

— Bernard, souvenez-vous... Il n'y a eu entre nous aucun engagement ferme. Nous sommes en face l'un de l'autre, libres.

— C'est juste. Et pourtant... Vous avez accepté de me recevoir ici. Je suis arrivé avec la certitude de trouver en vous ma fiancée, ma très prochaine femme... Il me serait pénible, Isabelle, infiniment pénible de m'être trompé.

La voix de Bernard ne s'était pas élevée. Son émotion ne se traduisait que par le mouvement saccadé de ses doigts sur le bras du fauteuil.

Elle souhaita gagner du temps, ne pas donner de réponse ce soir. Elle dit — et dans sa voix était une prière :

— Bernard, voulez-vous que nous ne disions rien de plus aujourd'hui ? Vous êtes ici pour trois jours. Après-demain, avant votre départ, nous reparlerons de nous-mêmes.

Gentiment, elle lui tendait ses mains. Elles faisaient, dans l'ombre, deux taches claires. Bernard les saisit, les porta à ses lèvres :

— Soit, Isabelle. Qu'il soit fait suivant votre désir.

Il ajouta plus bas :

— Vous savez bien, n'est-ce pas, que je vous aime...

•

Jean-Marc songeait à sa dernière conversation avec Isabelle. Il ne savait comment interpréter les paroles de la jeune fille : « Je n'aime pas l'incertitude ».

De quelle incertitude avait-elle voulu parler ? Incertitude de l'avenir ? Incertitude d'une existence liée à celle d'un artiste dont rien ne garantissait la sécurité matérielle ? Il en voulait à Isabelle de sa raison trop froide, trop lucide, qui repoussait, qui refusait l'amour.

Pourtant, elle avait paru, quelquefois, émue auprès de lui. Dans ses yeux un éclair avait lui, un mouvement spontané l'avait poussée vers lui. Aux paroles enflammées, sincères, que Jean-Marc s'était laissé aller à dire avec passion, il avait cru un instant qu'elle allait répondre par un semblable élan. Mais non. Seulement un silence, puis des phrases de raison. Jean-Marc avait une nature trop ouverte, trop simple, pour comprendre ces contradictions.

Il était étendu sur une chaise-longue à l'ombre des pins parasols, tournant le dos au chemin qui, serpentant à travers les enganes, reliait le mas au reste du monde. La chaleur s'apaisait ; la brise soufflait avec force, faisant crisser les arbres.

Une colère absurde envahissait le jeune homme : colère contre la nature indifférente à ses tourments ; colère contre Isabelle indifférente à son amour. Le passé : Lola. Le présent : Isabelle. Il ne discernait plus très bien ce dont il souffrait avec le plus d'intensité.

Près de lui, Miette passa. Elle revenait du petit jardin placé à l'abri de la maison et des pins. Ses bras à demi-nus soutenaient une corbeille plate dans laquelle elle avait mis des pêches fraîchement cueillies. Un grand foulard de toile noué sous le menton noyait d'ombre son visage : la bouche rouge émergeait seule dans la lumière.

Un souvenir leva dans l'esprit de Jean-Marc : Lola ainsi coiffée, un jour, les bras tendus, offrant des fleurs...

Miette s'avança, souriante :

— Vous êtes bien là... dit-elle.

— Oui.

Il ajouta :

— Repose-toi, ici...

Il lui montrait un siège près de lui. Docile, elle déposa la corbeille, s'assit, défit le noeud de son foulard dont les pans flottèrent sur ses épaules.

Jean-Marc tenait entre les mains une revue illustrée qu'il n'avait guère regardée. Miette, avec curiosité, se pencha ; son épaule frôla celle de Jean-Marc ; il sentit avec ravissement le parfum sain de Miette.

Que se passa-t-il alors en lui ? Ce fut comme une vague de feu à travers laquelle le souvenir de son amour pour Lola, le ressentiment éprouvé envers Isabelle, l'attrait du jeune corps si proche du sien, se mêlèrent dans une griserie soudaine, irraisonnée, irrésistible.

Brutalement, il saisit le visage de Miette, l'attira près du sien, baisa la bouche fraîche.

Miette eut un brusque mouvement d'effroi, voulut s'écarter. Jean-Marc la maintint contre lui ; les lèvres de Miette s'abandonnèrent passionnément. Puis, s'arrachant à l'étreinte, elle courut vers la maison.

Ni elle ni Jean-Marc n'avaient entendu le pas d'un cheval venant dans le chemin, s'arrêtant, puis s'éloignant...

Complice, le vent étouffait le bruit.

•

Revoir Jean-Marc... Depuis qu'elle s'était retrouvée en présence de Bernard, d'un Bernard si paisiblement affectueux, Isabelle se sentait hantée par le désir de revoir Jean-Marc, Jean-Marc et cette ardeur, cette passion, cette violence exaltée avec lesquelles il exprimait ses sentiments et ses espérances.

Elle ne se reconnaissait plus elle-même dans cette frénésie qui la poussait à rejoindre Jean-Marc, à participer à cette rafale d'amour. Voulait-elle comparer ces deux hommes entre lesquels elle se sentait hésitante ? Etait-ce la lointaine ascendance de l'ancêtre Bianca, de celle qui avait tout brisé pour suivre son amour et accomplir son destin magnifique qui reparaissait en elle ?

Elle qui avait toujours souri d'un sourire presque méprisant au récit de cette aventure, allait-elle se sentir possédée à son tour d'une ardeur analogue ?

Elle ne pouvait résister. Il fallait revoir Jean-Marc. Se doutait-il des résonances qu'avaient maintenant chez Isabelle tous ses mots insensés ?

Ils avaient pénétré en elle, sourdement, creusant leur sillage. Bernard... Jean-Marc... Qui aimait-elle ? Qui allait-elle aimer ? Où était son chemin ?

Elle avait fait la veille, en compagnie de son père et de Bernard, une promenade à cheval à travers la plaine. L'étendue plate, au sol crevassé couvert de maigres saladelles, conservait son charme particulier. Mais cela, Bernard ne le remarquait pas.

Elle s'était longtemps cru éloignée, elle aussi, de tout enthousiasme pour l'harmonie d'un paysage, de tout emballement pour la grâce d'une nature embellie par le soleil et par la couleur. Mais là, Jean-Marc avait laissé son empreinte. Maintenant, elle éprouvait une émotion sincère devant la beauté d'un ciel rayonnant, devant la splendeur d'un coucher de soleil sur les sables dorés. Elle découvrait cette transformation devant l'étonnement causé par l'indifférence de Bernard.

La journée s'avançait, la brise s'élevait. Elle n'hésita plus. Elle fut détacher sa jument, la sella elle-même. Les tamaris bruissaient joyeusement ; elle prit le chemin des Rièges, l'esprit agité encore, mais avec une avidité de décider, de voir lucidement en elle, d'écouter un Jean-Marc apaisé, de juger avec calme.

Quand elle approcha du mas, elle raientit l'allure de sa monture, incertaine encore des mots qu'elle dirait.

Elle distingua bientôt, à l'ombre des arbres, la chaise-longue en toile sur laquelle elle devina Jean-Marc à demi-étendu. Elle sourit, décidant d'avancer doucement pour le surprendre. Puis, derrière les pins parasols, Miette passa, vint auprès du jeune homme, s'assit à ses côtés.

Isabelle, prête à descendre de cheval, s'arrêta.

Ce fut à ce moment que Jean-Marc embrassa Miette.

Un instant, interdite, Isabelle demeura droite sur sa selle, immobile, les yeux agrandis de stupéfaction. Ensuite, elle rendit les rênes. Docile à l'impulsion, la jument tourna sur elle-même, reprenant le chemin du Sauvage.

Ainsi c'était à cette découverte qu'aboutissait la seule exaltation qu'elle eût jamais connue ? C'était cela que dissimulaient les mots d'amour passionné, cette violence apparemment sincère dont Jean-Marc l'avait enveloppée. A cela... à cette précision d'un baiser sans équivoque donné à cette petite paysanne...

Elle méprisait Jean-Marc. Elle avait été prête à l'aimer, elle l'aimait peut-être déjà...

Mais pourquoi avait-il joué cette comédie ? Elle se sentait humiliée, dupée. Souffrait-elle ? Elle ne voulait pas souffrir. Elle s'était trompée, voilà tout. Il fallait chasser de son souvenir les heures vécues avec Jean-Marc, bercées peut-être par la douceur de cet amour.

L'avenir, c'était le mariage basé sur la saine raison, c'était Bernard. La folie, c'eût été de rompre avec lui pour engager son existence dans la voie dangereuse un moment captivante.

Tout serait bien ainsi... elle était délivrée du danger... Tout serait bien.

•

Elle avait promis à Bernard de lui donner sa réponse le lendemain matin. Il devait l'attendre à onze heures, dans le petit bouquet de pins parasols qui embrageait la façade orientale de la maison.

Ce matin-là, elle se leva, l'esprit lucide, prête à retrouver Bernard. Elle avait hâte que tout fût résolu.

En approchant des arbres, elle aperçut Bernard ; il s'avança vers elle ; malgré son apparente impassibilité, il y avait en lui une impatience extrême.

Il ne dit rien, la regarda seulement. Le moment était venu pour Isabelle de parler.

— Bernard, dit-elle, je vous apporte ma réponse...

Elle s'arrêta. Décidément, il était plus difficile qu'elle ne l'eût jamais cru d'engager sa vie. Devant elle, et par un phénomène d'autosuggestion, s'évoqua le souvenir de sa conversation avec Jean-Marc : lui à cheval, parlant avec ardeur de son amour, elle les mains abandonnées sur l'encolure de sa jument, se sentant troublée, séduite, entraînée, prête un moment à tout accepter...

Et ce matin, près de Bernard muet, attendant, quelle hésitation dernière, quelle absence d'élan... Pourtant, Bernard ne lui déplaisait pas, et elle l'acceptait librement.

— J'attends, Isabelle... dit-il. Voyez, je ne questionne pas ; mon attente est cruelle, cependant. Ne tardez plus...

— Eh bien... je serai votre femme, Bernard.

La phrase avait été dite très vite, comme jetée.

— Merci, Isabelle... dit-il simplement. Vous me rendez très heureux.

Ils avaient repris le chemin de la maison. Tout était dit entre eux, semblait-il.

Bernard, redevenu parfaitement paisible, — au fond, il n'avait guère douté qu'Isabelle ne l'acceptât — parlait de leur future installation. Ce ne fut qu'en entrant dans l'habitation qu'il prit les deux mains d'Isabelle et les porta à ses lèvres.

Et ce fut le seul baiser de leurs raisonnables et sages fiançailles.

•

Depuis le jour où il lui avait, si follement, avoué son amour, Jean-Marc n'avait pas revu Mlle d'Aragni. Dans les courses entreprises à travers la plaine, vers les « oasis » qu'ils avaient souvent visitées ensemble, il ne l'avait plus rencontrée.

Il avait longuement réfléchi. A son irritation contre Isabelle, avait succédé l'irritation contre lui-même. Il s'en voulait de sa violence, de son emportement ; il se reprochait d'avoir inquiété la jeune fille qu'avec plus de calme il eût, peut-être, conquise.

Le rêve informulé pendant longtemps avait brusquement pris corps devant les yeux de Jean-Marc, et par trop d'impatience il l'avait fait, presque aussitôt, s'évanouir.

Qu'un accord avec Isabelle fût encore possible, il ne le croyait plus. Ce qu'il comprenait, c'est qu'il lui faudrait s'éloigner bientôt du pays de Camargue, rentrer à Paris.

Peut-être regretterait-il une certaine atmosphère de douceur de tendresse, qu'il avait senti se former autour de lui. Mais là aussi était un danger : Miette.

Oh ! il n'était pas fier de son attitude envers elle. Le souvenir du baiser donné — et reçu avec tant d'ardeur — lui laissait un pénible malaise. Il se sentait coupable vis-à-vis de Miette ; il eût donné beaucoup pour n'avoir pas eu de geste imprudent, cet élan qui, pour elle, sincère et pure, avait créé une dangereuse illusion.

Oui, il quitterait les Rièges. quitterait le pays du soleil. Y reviendrait-il un jour ?

Peut-être... Qui sait si, là-bas, à Paris, quand il aurait repris la vie d'autrefois, le travail, les camarades, les brasseries, une quelconque Lola... il n'éprouverait pas la nostalgie de tout ce qu'il aurait laissé de lumineux, de sain, sous le ciel de feu ? Qui sait si alors il ne regretterait pas, s'il ne songerait pas à retrouver, comme un voyageur altéré songe à la source limpide, l'amour fidèle de Miette ?

Mais il n'était pas temps encore...

De sa chambre, Jean-Marc entendit la voix de Renaude s'adressant à un jeune garçon, Titin, le petit domestique du Sauvage.

Renaude demanda des nouvelles de Mlle d'Aragni.

— La demoiselle va bien. Le monsieur de la marine est parti... dit naïvement le garçon. Je sais que la demoiselle doit aller aux Saintes, après-midi : son filleul, le « drôle » de Yonnet, le pêcheur, est malade. Elle a dit qu'elle irait le voir.

Brusquement le désir de retrouver encore une Isabelle vint à Jean-Marc. Il irait aux Saintes, lui aussi, se trouverait sur sa route. Ce qu'il lui dirait, il n'en savait rien... Il avait seulement le besoin de lui parler, de savoir s'il subsistait quelque chose de leur ancienne amitié.

La maison du pêcheur était à l'extrémité du village, du côté du phare, située à l'écart du chemin. Jean-Marc guetta le moment où Isabelle sortirait de chez Yonnet.

Quand il la vit venir, il s'avança vers elle. Surprise, elle eut un mouvement instinctif de recul...

— Ma présence paraît vous déplaire, dit-il. Pourquoi ?

La jeune fille s'était dominée ; elle sourit :

— Mais non... Je ne m'attendais pas à vous voir. C'est tout.

— N'avez-vous donc pas quitté le mas, ces derniers jours ? demanda-t-il. Je ne vous ai rencontrée nulle part.

— Je suis peu sortie, en effet.

Jean-Marc ne put réfréner sa curiosité :

— Monsieur Valmont était au Sauvage, je crois...

— Oui. Il est parti depuis plusieurs jours.

Elle hésita un instant puis, d'un mouvement un peu brusque, se tourna vers Jean-Marc, le regarda en face :

— Au fait, il faut que je vous dise : mon mariage est décidé.

Il se contraignit à dire, froidement :

— Ah ! très bien. Je suppose que je dois vous féliciter...

Elle ne répondit pas. Jean-Marc reprit :

— Croyez que je vous souhaite un parfait bonheur. Nous avons, vous et moi, de ce qu'on nomme le bonheur, une conception différente... Sans doute est-ce vous qui êtes dans le vrai.

Elle eut un sourire amer :

— J'ai fait, peut-être, une expérience pénible qui m'a prouvé que, en effet, j'avais raison.

— Quelle expérience ? Est-il permis de vous le demander ?

Isabelle le considérait avec un air ironique dont Jean-Marc ne pouvait comprendre la cause.

— Je veux être franche, vous expliquer mon attitude envers vous, et les raisons qui m'ont décidée, tandis que j'hésitais encore, à accepter d'épouser Bernard Valmont. J'ai eu la révélation de votre...

— Duplicité ?... répéta-t-il. Ah ça !... que voulez-vous dire ?

. . . sans enlever Tampax!

Relisez ces mots et pensez aux anciennes méthodes de protection menstruelle. Pensez aux ceintures, épingles et serviettes externes et mettez tout ceci en contraste avec *Tampax* qui se porte intérieurement. Il n'est pas plus gros que votre petit doigt mais il est si absorbant et efficace qu'il rend hommage au médecin qui le mit au point.

Fait de coton hydrophile pur comprimé en de minces applicateurs blancs, Tampax est facile d'emploi et vous en *oublierez* la présence lorsqu'il est en place ! Pas d'odeur ni d'irritation possible avec Tampax. Il est aussi absolument invisible sous les vêtements. Pas de plissements ni de renflements révélateurs. Il est facile d'en disposer car son encombrement n'est que le 1/15 des autres tampons.

Achetez dès maintenant une provision de Tampax et soyez prête la prochaine fois que ces "jours-là" se présenteront. En vente aux pharmacies et comptoirs de produits sanitaires en 3 degrés d'absorption : Régulier, Super, Junior. Vous conviendrez que Tampax vous relève de nombreux soucis ! Canadian Tampax Corporation Limited, Brampton, Ont.

Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine

— Vous avez essayé de me persuader de votre amour pour moi, et vous aimiez cette petite des Rièges.

— Moi... Miette ?... Mais qu'est-ce qui a pu vous faire croire ?...

— Ne niez pas. Je vous ai vu l'embrasser.

— Vous m'avez vu... Je ne comprends pas.

— Oui... J'avais eu, ce jour-là, moi-même, une heure de doute... de doute sur mes propres sentiments. Alors, j'ai voulu venir vers vous, pour tâcher de voir plus clair en moi... en nous... et ce que j'ai vu — quelle ironie — c'est cette Miette dans vos bras. Et vous disiez m'aimer... J'ai dit « duplicité », répéta-t-elle âprement.

Plus pâle encore, Jean-Marc avait courbé la tête. Quand Isabelle se tut, il la releva d'un mouvement vif.

Il ne pouvait nier le baiser surpris — il n'y eût pas songé — il voulait seulement, et sincèrement, le ramener à sa juste importance.

— Isabelle, dit-il, vous avez vu le seul geste que j'aie eu envers cette enfant... geste que je voudrais n'avoir jamais fait. Comment pourrais-je vous faire comprendre ?... Je n'aimais pas Miette... Ce jour dont vous parlez, elle s'est trouvée près de moi... C'est idiot... c'est mal... je le sais bien. Mais, Isabelle, ce fut une impulsion instinctive... un attrait physique... comme on se jette sur une fleur pour en respirer le parfum. Cela n'a rien à voir avec l'amour... Et vous, je vous aimais...

— Vous m'aimiez, et vous ne saviez pas résister à une telle « impulsion », comme vous dites...

— Plus tard... vous comprendrez.

— Je ne crois pas. Je ne comprendrai jamais cette espèce de trahison... Vraiment, si j'avais été tentée de vous suivre, quelle confiance, par la suite, auriez-je pu avoir en vous ?

— Isabelle... je vous assure...

— Non. A quoi bon revenir là-dessus ? Mon mariage avec Bernard Valmont aura lieu à l'automne. Votre vie et la mienne prendront des routes différentes et ne se rencontreront plus. Mais, peut-être, aurai-je souffert...

— Ah ! fit-il, qui donc nous mène malgré nous ? Et à quoi servent ces épreuves ? Mon passage ici n'aura réussi qu'à troubler votre quiétude... Me pardonnerez-vous ?

Impulsivement, elle tendit vers lui une main qui tremblait un peu :

— Ne regrettez rien... dit-elle. Je vous devrai beaucoup, et votre *passage* n'aura pas été inutile. Je vivais dans ce pays — le mien — au milieu de tant de splendeurs, comme une aveugle. Vous m'avez révélé la beauté... Vous m'avez appris à admirer.

Elle ajouta tout bas, si bas qu'il ne l'entendit pas :

— Et, peut-être, à aimer...

Il eut un geste vague... saisit la main tendue, et d'un mouvement où se retrouvait quelque chose de son ancienne violence la porta à ses lèvres.

— Adieu... cria-t-il.

D'un élan, il bondit sur Cassaïre et, sans regarder en arrière, reprit le chemin du mas.

Longtemps, Isabelle le suivit des yeux.

De l'amour exigeant qui l'avait effleurée, elle se sentait peu à peu dépouillée. Elle n'avait pas de regret.

Cette exaltation de quelques jours dont sa vie aurait pu être bouleversée, n'existait plus. Elle avait, un moment, cru que le bonheur, pour elle, serait auprès de Jean-Marc. Elle ne le croyait plus. Elle avait compris sa folie. Sa vraie nature, ayant repoussé le mirage, revenait à la réalité.

Elle n'était point faite pour l'aventure, pour aucun genre d'aventure. Elle ne pouvait être heureuse que dans la sécurité d'une existence sans heurt, et auprès d'un coeur sûr.

Bientôt Bernard reviendrait, fidèle, sincère.

Il l'aimerait sans grands mots, sans déclarations délirantes, mais il n'aimerait qu'elle. Leur vie à deux serait unie, exempte de tempêtes, de paroxysmes, telle qu'elle l'avait souhaitée avant que ne se déchaînât la soudaine rafale.

Et de même que les rafales du vent laissent ensuite le ciel plus pur, celle de l'amour passerait, ne laissant après elle que le bonheur paisible dans la paix d'un foyer dont aucun rêve fou ne viendrait troubler l'harmonie.

. . . . . .

Sur l'immensité des sables, Jean-Marc n'était plus qu'un point à peine perceptible...

Alors, apaisée, confiante, sûre de l'avenir qu'elle avait délibérément choisi, Isabelle revint à travers les enganes...

ANNIE ACHARD

Copyright by "Canado Mondial."

Non, Ann Sheridan ne pleure pas. Elle n'est pas triste du tout parce qu'elle a dû se déplacer pour tourner les extérieurs de "Silver River" dans la campagne californienne. La vérité est beaucoup plus simple : elle retouche tout bonnement son maquillage. Les circonstances ne se prêtent guère au confort, il est vrai, mais ces choses-là arrivent, même quand on est grande star de cinéma. Au demeurant, il est reconnu que Miss Sheridan est l'une des vedettes de Hollywood qui s'accommodent le mieux aux difficultés du métier. Comme preuve de quoi une femme peut être jolie sans être nécessairement capricieuse ! Peut-être en doutiez-vous ?

SOUS LE CIEL BASQUE

Nouvelle sentimentale par RAIMOND GHIL

LAISSANT la route goudronnée qui part du bourg d'Holdy dans la direction de Mauléon Licharre, Maitena s'engagea dans un petit chemin creux, tout parfumé d'oeillets et de menthes sauvages. En contre-bas, le Gave impétueux bouillonnait sur les galets, avec des retroussis d'écume blanche. Le soleil déclinant s'y mirait avec grâce et chaque rayon semblait y poser un diamant rose, un saphir, une topaze, joyaux précieux qui fuyaient, se renouvelaient pour fuir de nouveau... enchantement du regard. Dans cette fin d'après-midi, Maitena retrouvait Iholdy lumineux et chaud ainsi qu'au temps de son enfance. Les montagnes au loin semblaient dormir, soumises et sereines sous la chaleur de Juin. Leurs croupes arrondies rousses et verdoyantes changeaient de ton à chaque seconde. Un petit vent du sud, qu'elle reconnaissait bien, soufflait léger comme une brise, mille odeurs sylvestres au visage. Sur la gauche, de vieilles maisons basques avec leurs balcons de bois, s'ornaient de rosiers grimpants, surchargés de fleurs. Origie de roses, symphonie de couleurs; splendeur de ce coin basque qui tenait si fort au coeur de la jeune fille.

Du pas souple de ses espadrilles, elle foulait avec volupté ce sol, comme pour en reprendre possession. Durant son exil en pays étranger, comblée de fois avait-elle songé à cette terre bénie qui l'avait vu naître, elle et tous ceux de sa famille. Les plus petits souvenirs restaient présents à sa pensée. Même si ses parents ne lui avaient pas inculqué l'amour fanatique du Guipuzcoa, elle l'aurait aimé avec fougue, tout naturellement par atavisme. Le plus grand de ses rêves?... Y revenir un jour... Elle devait le réaliser longtemps après et... seule.

Il y avait quinze jours que Maitena, s'accordant enfin de longues vacances, était arrivée chez son oncle et sa tante Biriatou. Ils l'avaient accueillie avec une affectation et un plaisir réels, heureux de la retrouver si pareille à eux-mêmes... à leur fille Maritchu, une vraie basque, amie passionnée de cette terre pyrénéenne. Loyale et sincère, Maitena n'avait pas jugé bon pourtant de mettre sa famille au courant, dès le début, de ses fiançailles avec un charmant garçon de là-bas. Pourquoi? Elle n'eut su le dire... Mais dès qu'elle eut repris ses habitudes d'antan, qui dataient de son plus jeune âge, elle s'était tue définitivement, ne comprenant plus, ou plutôt comprenant trop bien l'imprudence et l'absurdité de ses promesses... tant elle était reprise, envoûtée, par cet horizon, par ces lieux familiers, qu'elle reconnaissait même en fermant les yeux...

Prestige de cette France faite de charme si particulier, tout en nuances et en sensations. Souriante, le corps léger, Maitena s'en allait vers le «Fronton» rejoindre Maritchu, afin d'assister à une partie de pelote. A part les frères Ederra, dont le second Félitcho était le promis de sa cousine, la jeune fille ne connaissait pas les autres joueurs. Peu lui importait, elle savait que c'étaient les meilleurs pelotaris du canton, d'avance elle se faisait une joie de suivre les belles phases du jeu national...

Les deux frères Ederra... Depuis si peu de temps elle les fréquentait, mais de suite elle avait deviné le conflit qui risquait de faucher à sa base toutes les espérances de Maritchu. Quelle gentille «neskatcha» (fillette) et combien Maitena lui ouvrait grandes les portes de son coeur et de son amitié. Le conflit? Etait-ce le mot exact?... Sa cousine lui avait appris que Ramon, ce grand garçon souple, beau, était de par la loi «guipuzcoane», l'héritier de la demeure ancestrale et de ses terres... Félitcho, le cadet, n'avait pour tout patrimoine que sa vaillance, ses deux bras, sa jeunesse ardente.

Les Biriatou le chérissaient à l'égal d'un fils... Ces épousailles s'annonçaient donc sous de bienheureux auspices. Mais voilà que l'aîné des Ederra, depuis un an, qu'il gérait le domaine, sentait peser sur ses épaules, tout le poids de cet héritage... Et soudain, las de lutter contre tout, ce qui lui rendait la tâche délicate, il était prêt à céder à Félitcho ce droit d'aînesse qui l'étouffait. Ah! pouvoir comme avant, se griser de liberté, de fantaisie... retrouver cette gaîté, sa gaîté, organiser des matchs de pelote dans Iholdy, dans les cantons environnants, jusqu'en Espagne, chercher des truites sous les roches du Gave... et puis, peut-être plus que tout, le désir de partir ailleurs, s'évader de ce sol, de ces montagnes qui l'oppressaient parfois. Il hésitait pourtant à la pensée qu'il lui faudrait quitter le terroir natal, ses fibres les plus intimes se déchiraient en lui.

Il y avait aussi le bonheur de son frère cadet... Pouvait-il le sacrifier sans que quelque chose alourdisse son coeur? Evidemment, c'était là le point le plus délicat. Félitcho, maître des terres des Ederra, devait y rester attacher, ne pouvant à la fois rentrer gendre au Biriatou. De leur côté, les parents de Maritchu ne consentiraient jamais à ce que leur fille unique, les quitte pour le domaine des Ederra. Tant qu'à faire fusionner les deux maisons, il n'y fallait pas songer, trop de responsabilités de part et d'autre entraveraient la bonne marche des affaires et de la famille. Au pays basque, les traditions font loi... et les pauvres amoureux le savaient bien.

Telle était la situation, lorsque Maitena revint à Iholdy. Comment cela finirait-il? La jeune femme eut un soupir à l'adresse de sa cousine. Ses beaux yeux regardèrent un instant le ciel qui tendait de blanches écharpes de gaze sur le bleu de l'immensité, comme pour y chercher l'inspiration ou un appui. Elle voulait de tout son coeur, avant de repartir, assurer la félicité de Maritchu. Y parviendrait-elle?

Quand elle arriva au fronton, la partie était commencée. Malgré le monde des jeunes femmes qui envahissait les gradins, elle découvrit presque aussitôt la robe blanche de Maritchu. Celle-ci, bien installée à l'ombre d'un grand mélèze, se passionnait au jeu. Désespérant de se faire reconnaître, Maitena prit la parti de s'asseoir, le dos appuyé à un chêne, et les sens en éveil, elle laissa ses pensées se perdre dans la griserie du regard. Le soir tombait. Les dernières teintes roses se mouraient au-dessus de l'église, inondant les noirs cyprès. Les montagnes paraissaient d'un violet sombre sous les ombres du crépuscule.

La partie se continuait, âpre et décisive, et c'était magnifique de voir ces jeunes gens, le torse moulé dans les maillots blancs, se disputer le tournoi de la balle, image d'une «chistera» puissante.

Et Ramon gagna... De sa vie, il n'avait joué comme aujourd'hui, il s'était senti si léger, heureux. N'était-ce pas, après tout, parce qu'il avait deviné la présence attentive de cette Maïtena, hirondelle voyageuse qui revenait au nid parée de mirages, de tous les rêves entrevus, dans ses yeux?

Insensible à la joie des spectateurs, qui trépignaient et qui hurlaient «Ekerki mutillak» (braves garçons), Ramon se pressait de desserrer les courroies de sa *chistera* pour retrouver, avec son frère, les deux cousines. Oh! un instant seulement, car il ne pouvait laisser ainsi les autres *pelotaris*: il fallait, à l'auberge, assister au vin d'honneur. Mais déjà Maïtena, suivie de Maritchu, venait à leur rencontre. Les yeux de Ramon Ederra, ses yeux si merveilleusement bleus, se posèrent avec tant de douceur sur le beau visage ambré que Maïtena se sentit enveloppée, prise de vertige sous cette caresse imprévue.

— Vous avez été splendides! dit-elle pourtant d'une voix assourdie, en ayant l'air de s'adresser en même temps à Félitcho, tandis que son regard se fondait à celui qui la contemplait.

— Merci, vous me comblez! répondit-il dans un rire bref qui laissa voir ses dents d'une admirable beauté. Ah! certes, il m'est plus facile de faire un joueur de pelote qu'un laboureur!

Mais déjà la petite troupe réclamait les deux Ederra. D'un bond souple, Ramon s'éloigna, s'excusant d'un sourire, et Félitcho, serrant une dernière fois les mains

Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Société des Produits Persans 486, rue Notre-Dame, Est, Montréal

Pilules Persanes

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE, Casier 25, Station T, Montréal, P.Q.

AVIS IMPORTANT

A nos Lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.

Coupon d'abonnement

Canada et Etats-Unis

1 an $1.00
2 ans $1.50

☐ *Important*—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

de Maritchu, réclamait de Maïtena la promesse d'accompagner sa promise, le soir, au bal du *fandango*. Il dit un *adios* plein de charme et s'en fut rejoindre les autres.

•

Depuis qu'elle était à Iholdy, Maïtena ne se reconnaissait plus. La vie coulait au rythme calme du bucolique travail des champs. Il lui arrivait presque chaque jour de suivre son oncle et sa tante et Maritchu dans quelque village éloigné où se trouvaient les terres. On partait au lever du jour en charrette à boeufs. Lentement, on découvrait la campagne, les montagnes encore nappées de brume semblaient s'éveiller à mesure. Le son des cloches parcourait l'azur pour se répandre dans l'air matinal rayonnant de lumière. Des fermes, dont les appentis adossés au mur résonnaient du grognement des porcs, du caquètement des poules et des cocoricos sonores, alternaient avec les champs de maïs étendus à perte de vue... Elle retrouvait, à vivre ainsi, la joie neuve, si pure, de son enfance. Les repas pris sur l'herbe, à l'heure de l'angélus, l'enchantaient et sa famille se réjouissait avec elle de ses goûts ataviques.

Le retour s'effectuait au coucher du soleil. Les longs crépuscules pâles de l'été la troublaient d'une langueur jusque-là inconnue. L'on rencontrait quelques troupeaux qui rentraient, moutons et agneaux, clochettes au cou, peuplaient ces soirs dorés, éclairés de bruyères roses, que la couleur fauve des fougères roussies piquetaient çà et là.

Avant d'arriver, il fallait inévitablement passer devant la métairie des Ederra. Ce n'était pas rare que les boeufs s'arrêtassent d'eux-mêmes. Chaque fois que Maïtena revoyait Ramon, quelque chose qu'elle ne s'expliquait pas gonflait sa poitrine.

Longtemps après, éblouie, elle pensait encore à ce garçon si beau. Quel charme avait-il donc pour la griser ainsi ? Peut-être le secret qui les liait avait-il rapproché leur coeur ?

Depuis la fête du *fandango*, elle savait qu'elle appartenait à Ramon de toute son âme. Dans un émerveillement de pensées, elle revoyait le clair de lune bleuté, illuminant la place sous les hauts platanes. Tambourins basques et guitares scandaient la mésure. La jeunesse dansait avec ardeur. Maritchu, délicate et fine, la bouche entr'ouverte montrant la blancheur saine des dents, se balançait en cadence dans un souple mouvement du corps devant Félitcho qui faisait les mêmes gestes. Maïtena avait oublié depuis tant d'années, malgré le désir de Ramon, s'était abstenue de danser.

Ils se divertirent un moment à regarder le pittoresque des couples s'agitant dans la lumière vacillante des petites lanternes accrochées çà et là aux arbres. Puis, peu à peu, ils causèrent en s'isolant de cette fête. Toute cette belle soirée de juin, ils la passèrent ensemble : mot à mot, phrase après phrase, Maïtena se souvenait de tout. Elle avait osé parler du bonheur de sa cousine, elle lui avait demandé de réfléchir à l'acte qui allait décider de sa vie, mais aussi de celle de son frère. Lui, un peu distant d'abord, s'était laissé amollir dans la tiédeur enivrante de cette nuit si belle près de cette jeune fille qu'il admirait tant, se défendant encore de l'aimer ; il lui avait confié combien il adorait le sol basque.

— Voyez-vous, je l'aime en artiste et non en laboureur. De plus, je suis fasciné jusqu'au vertige par ce que doit comporter l'aventure, l'inconnu, les pays lointains ; je dois vous avouer aussi que je me sens au-dessous de la tâche que m'a laissée mon père. Depuis sa mort, la propriété a diminué de rendement ; c'est ma faute, je n'y puis rien, je m'enlise un peu plus en temps jour. Si les récoltes d'une année sont déficitaires, je ne serai pas en mesure de relever le domaine... Plutôt que d'aller à la ruine, je préfère laisser la place à Félitcho. Je sais que lui saura garder intact l'héritage paternel. Vous savez ce qu'est la vente d'un bien ancestral en Guipuzcoa, Maïté ? Le déshonneur ! Je n'aurai plus qu'à me faire sauter la cervelle.

Alors, sans savoir comment, elle avait osé, dans l'ombre, prendre sa main et la serrer.

— Ramon, vous n'avez pas le droit de déserter ! Plus que tout autre, votre père savait à qui il laissait ce précieux dépôt. Il vous a jugé digne de continuer sa race dans l'honneur. Il faut donc lutter avec votre entière volonté. Vous n'êtes qu'au début de votre tâche ; elle est difficile, certes, mais trop de pensée, par ailleurs, absorbent votre cerveau, vos forces vives. Vous ne donnez pas assez de vous-même à ce bien qui réclame tant de vous, à cette terre pyrénéenne qui a vu naître et mourir ceux de votre famille. Croyez-moi, l'amour exige beaucoup de soi-même...

« Vous n'avez pas songé, non plus, au malheur certain de Félitcho... Avez-vous le droit de lui imposer un devoir que vous trouvez vous-même si lourd à vos épaules ? Avez-vous le droit de lui broyer le coeur ? Avez-vous le droit de lui faire renoncer à la femme de sa vie ?

— Félitcho marié, je serai seul à me débattre, à lutter... Pour qui ? Pour quoi ? Je vous le demande.

— Pour être digne de ceux qui vous ont devancé, aussi, dans le rude chemin de la vie... et pour celle qui sera un jour votre épouse...

— Maïtena, il vous suffit de parler pour que les âmes inquiètes s'apaisent...

— Promettez-moi d'essayer, de réfléchir, de lutter encore, avant de prendre une résolution décisive.

— Vous exigez beaucoup, Maïté.

— Je vous en prie...

— Ah ! Maritchu a en vous une amie dévouée !

— J'ai d'abord pensé à elle, à eux... Maintenant, c'est à vous seul que je songe.

— Puisque vous le demandez avec tant d'insistance, je vous promets de réfléchir, de travailler.

— Ces sages paroles me causent beaucoup de joie. Je n'en attendais pas moins de vous, de l'être d'exception que vous êtes.

— Quelque chose me surprend en vous, Maïténa : comment pensez-vous à repartir, alors que vous prêchez aux autres la fidélité au sol ?

— Oh ! c'est simple. Je connais par comparaison ce que l'on perd... Je sais ce que l'on trouve ailleurs : la vie étroite, mesquine, des villes surchargées d'habitants, l'air vicié que l'on respire, l'atmosphère humide des rues, le travail intensif qui épuise, les plaisirs frelatés, les printemps anémiques, les étés malsains, les

hivers pitoyables, rien de ce qui est grand dans la nature, qui fortifie au physique comme au moral. Croyez-moi, Ramon : enfant transplantée, je n'en suis pas plus heureuse pour cela et je regrette partout la beauté, la limpidité, de mon ciel basque. Ma situation est là-bas, bien sûr : ce n'est pas la petite rente laissée par mes parents qui peut me permettre de rester ici, à vivre en oisive. Mais vous, c'est différent, n'est-ce pas ?

A force de confidences, ils étaient allés loin, à mi-route de Saint-Palais, tournant le dos à la fête. Mais voilà que quelques carrioles attelées de mules, des groupes isolés de jeunesses, les dépassaient ou les suivaient. Alors seulement, ils avaient compris que la soirée était terminée Bien vite, ils revinrent sur leurs pas, éclairés toujours par la lune qui montait sans cesse dans les nuées, claire, argentée, et coquette dans sa robe de nuit. Avant de retrouver Félitcho et Maritchu, Ramon eut le temps de cueillir en trois brassées un bouquet de chèvrefeuille qu'il mit dans les petites mains douces de Maïtena.

— Ce sera le souvenir de ma promesse, dit-il.

Une seconde immobiles en face l'un de l'autre, les yeux bleus avaient caressé d'une tendresse infinie le petit visage ardent levé vers lui, mystérieux et alangui sous les rayons de lune.

— Je crois en vous, Ramon, avait-elle murmuré dans un souffle tandis qu'il déposait un baiser sur le front délicat.

Des dimanches joyeux avaient suivi... Il y avait eu d'autres *fandangos* qui lui avaient donné beaucoup de plaisir. Mais jamais Maïtena n'avait oublié ce premier dimanche au retour du bal, dans la petite chambre aux plâtres roses, jeunes et naïfs. Elle avait serré sur son coeur Maritchu sans lui confier quoi que ce soit. Pourtant, à l'oreille, très vite, elle s'était débarrassée un peu de cette joie qui l'étouffait.

— Espère, petite *neskatcha*, l'étoile du bonheur se lève pour toi...

•

Depuis deux jours, Maïtena avait annoncé son départ prochain. Elle écoutait ses vacances, au grand chagrin des Biriatou. Mais il lui fallait couper court à cet amour violent qui la poussait irrésistiblement vers Ramon. Elle était pauvre, lui possesseur d'un bien considérable ; il pourrait s'allier avec une femme appartenant à une vieille race de noblesse et riche d'argent pour complaire aux traditions.

Maintenant qu'elle tenait une promesse, elle devait partir : l'avenir de Félitcho et de Maritchu était assuré. Il ne restait plus que ce bouquet au parfum subtil, merveilleux souvenir, où elle puiserait souvent son courage. Voilà pourquoi elle trouvait aujourd'hui aux choses qui l'entouraient un aspect de tristesse qui la pénétrait tout. Comme elle sortait pour faire diversion à ses sombres pensées, elle vit Maritchu courir à son approche. Lorsqu'elle fut plus près, presque dans ses bras, Maïtena s'aperçut que de lourdes larmes coulaient sur le gentil visage.

— Maïté, c'est affreux, il faut que tu le voies tout de suite !

— Mais qui ?... Qu'est-ce que tu as ?

— Viens, viens, je vais t'expliquer !

Et quand elles furent bien seules, dans leur chambre, la jeune fille, haletante de pleurs, fit un récit syncopé :

— Ramon... c'est fini... Il ne veut plus continuer à gérer le domaine... Demain, avec mon Félitcho... ils vont à Mauléon, voir l'homme d'affaires... Il se désiste de tout... il veut s'en aller... Je t'en supplie, va le voir !...

Maïténa, pâle, angoissée, se parlait à elle-même tout en caressant les cheveux et le front de sa cousine.

— Ce n'est pas possible... Lui, un Ederra, manquer à sa parole... Il s'est passé quelque chose que je ne comprends pas.

— Maïtena... va le voir !

— Oui, tout de suite... Neskatcha, ne pleure plus. Aie confiance, ma petite neskatcha !

Elle était déjà dehors quand Maritchu cria par la fenêtre :

— En allant vers Licharre, il est en bas du Gave à pêcher des truites au lancer.

La jeune fille se répétait ces paroles en marchant toujours. Pourtant, elle n'apercevait pas Ramon.

— Mon Dieu ! il faut que je le retrouve, il le faut ! se disait-elle, de plus en plus inquiète.

Enfin, elle le découvrit arc-bouté sur deux énormes galets qui obstruaient un tantinet les eaux claires et bouillonnantes du Gave. Le temps était maussade, la chaleur lourde, de gros nuages gris s'amoncelaient sans hâte, monstres débonnaires qui cachaient le soleil et captaient ses rayons. Fatiguée soudain, Maïtena, avant de héler Ramon, reprit en même temps que sa respiration un peu de calme. Elle ne pouvait s'empêcher, même à cet instant plein de gravité, de le contempler, émue, troublée.

De taille moyenne, il paraissait grand à cause de son attitude... Un corps d'une maigreur robuste aux muscles fins et allongés. Des cheveux souples, plus clairs que le visage patiné par les soleils des montagnes, un profil net et ascétique que la bouche renflait délicatement, et ce regard où tout le bleu d'un ciel d'été se reflète ; ce regard, une flamme qui éclaire et brûle d'une passion sans retour.

Elle appela une fois... deux fois... encore... Mais le Gave empêchait tout écho. Il fallut bien pour le rejoindre qu'elle descendit aussi ; bientôt, sa silhouette gracieuse, dévalant un à un les galets, finit par attirer son attention.

Il courut vers elle, le visage défait, les yeux fiévreux, les deux mains tendues, et quand il rencontra les siennes, ce fut pour l'amener dans le creux d'un vieil arbre, à l'abri du fracas assourdissant. Elle était aussi pâle que lui.

— Ramon, qu'avez-vous fait de votre promesse ?

— Maïtena, vous repartez déjà ?

D'un même élan, ils avaient parlé ensemble.

— Pardon, je renouvelle ma question : j'avais confiance en votre parole, Ramon, et j'apprends que vous êtes revenu à votre premier désir... Votre décision est donc prise ?

De nouveau ce rire bref, incisif.

— Grâce à vous !

— Vous dites ?

— Je dis que votre départ me rend fou. Depuis que Félitcho me l'a annoncé, je me sens perdu, ni courage, ni volonté. J'ai besoin de vous, Maïté, Maïténa...

[*Lire la suite page 42*]

Photo non retouchée

DÉJÀ VIEILLE,

... à 28 ans !

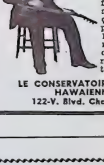
Oui, une peau sèche et ridée vieillit prématurément de plusieurs années ! Avec l'usage quotidien de Cold Cream Noxzema — vous ne vous exposerez pas à vieillir avant l'âge. Son action est triple. Noxzema *nettoie à fond...* renouvelant la texture de la peau. Il en *adoucit* la rugosité et en estompe les petites rides. Il *stimule* — et donne de l'éclat aux teints défraîchis.

Essayez le Cold Cream Noxzema pendant 10 jours seulement ! Et *vous vous* trouverez plus fraîche, plus jolie et plus jeune ! 17¢, 29¢, 55¢, aux pharmacies et magasins à rayons.

NOXZEMA

cold cream

JOUEZ de la GUITARE



APPRENEZ A JOUER la Guitare Hawaïenne par correspondance. Cours complet, méthode très facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. 19 années d'expérience. Des milliers d'élèves diplômés recommandent nos cours.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE ENR.
122-V. Blvd. Choreat, Québec

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR 9363 — **7642, rue St-Denis, Montréal**

UNE ODYSSÉE À BORD D'UN SOUS-MARIN

[*Suite de la page* 13]

Aucun docteur ne se trouvant à bord, on décide d'envoyer un canot à la côte proche pour en ramener un docteur et l'embarquer de force.

A la nuit, trois hommes sont détachés du sous-marin : le second, Willy et Couturier, que sa qualité de français désigne pour une telle mission, le sous-marin étant en vue des côtes françaises. L'expédition réussit. On embarque le docteur Guibert et c'est lui qui fera par la suite le récit de la tragique aventure du sous-marin.

Tandis que Guibert soigne Hilde, le sous-marin reprend sa route. Le sort du docteur est désormais lié à celui de ses ravisseurs. Toute révolte serait inutile. Guibert comprend qu'il sera supprimé quand sa présence sera inutile à l'équipage... Et le voyage continue. La promiscuité de ces êtres, incertains du sort qui les guide, ne tarde pas à provoquer des incidents. Des haines s'allument peu à peu. Les sentiments, que l'on cachait précédemment, éclatent sous l'inquiétude grandissante. Hilde clame son mépris à la face de son mari, Garosi.

On apprend cependant par radio la capitulation de Berlin et la mort d'Hitler. Découragé par les événements, désespéré de la haine que lui voue celle qu'il aimait, Garosi se jette à l'eau...

L'annonce des événements soulève une première effervescence dans l'équipage. Les uns veulent interrompre le voyage, mais les plus fanatiques et les officiers prétendent poursuivre leur mission.

La réserve de mazout s'épuise. Les postes de ravitaillement ne répondent plus aux appels de radio. Il faut pourtant trouver une solution. On décide de débarquer dans un petit port de l'Amérique du Sud où se trouve un agent à la solde de l'Allemagne, Larga. Willy et le second désignés pour ce commando se heurtent, de la part de Larga, à des réticences. L'agent a perdu sa foi et tente de se dérober. Il prétend ne pas avoir reçu les messages et ne pouvoir assurer le transfert du mazout. Il parvient même à convaincre Willy de déserter, mais Forster survient à son tour. Il retrouve Willy et reprend aussitôt son pouvoir sur cet être lâche et trouble. Il ramène Willy dans le bureau de Larga et contraint le jeune homme à exécuter Larga sur-le-champ. Au moment où le sous-marin se prépare à repartir, Couturier tente à son tour de s'échapper en barque, mais Forster le tue à coup de revolver avant qu'il ait pu atteindre le rivage. Ericksen, plus habile, fuit en canot pneumatique, laissant sa fille, Ingrid, à son destin.

Cependant, le problème du carburant devient tragique. Les officiers décident de demander du mazout au premier cargo qu'ils rencontreront. Cette fois, la manoeuvre réussit. Mais en dépit de l'interdiction de parler à l'équipage du navire, les hommes du sous-marin apprennent que la guerre est finie. Le général et une partie des passagers passent alors sur le cargo tandis que Forster, fanatique, veut poursuivre sa mission en dépit de la fin de la guerre. Pour se venger de ce qu'il considère comme une trahison, il fait torpiller le cargo. A bord du sous-marin, une mutinerie éclate, Forster et Guibert sont aux prises. Forster étend le docteur k. o. dans la salle à manger, mais il est tué par Willy comprenant que c'est là le seul moyen de s'échapper. Willy rejoint la barque où ont pris place les matelots survivants, Ingrid et quelques autres.

Après son évanouissement, Guibert se retrouve seul dans le sous-marin. Pendant 12 jours, le sous-marin flotte à la dérive. Il est enfin arraisonné par un navire anglais. Guibert est recueilli à temps, car il était à bout de vivres et d'eau. Quant aux passagers de la barque, on ne sut jamais s'ils furent sauvés.

Débonnaire comme le "Gros Bill" de la chanson, mais d'apparence infiniment plus attrayante, BEVERLEE BOZEMAN a bien voulu poser nonchalamment pour le photographe dans l'attitude d'une starlette qui fait un brin de toilette dans sa loge avant de retourner faire face aux feux du plateau. Son costume, fin du dix-neuvième siècle, par une coïcidence étrange, rappelle que son grand oncle, John Bozeman, qui fonda le patelin du même nom au Montana en 1863, fut scalpé par les Indiens, près de Mission Creek, à l'est de Livingston. Quand cette photo fut prise, Beverlee tournait dans "Two Guys from Texas" pour le compte de Warner Bros.

Le roman français à l'écran

[*Suite de la page* 11]

et la *Thérèse Raquin* de Feyder sont aujourd'hui au rang des classiques. *Pêcheur d'Islande* permit à Baroncelli de donner pour une fois, la mesure d'un talent sensible et nuancé. *L'homme du large*, un des films les plus marquants de Marcel l'Herbier, était tiré d'une nouvelle de Balzac.

L'auteur de la *Comédie humaine* est justement, avec Hugo et Maupassant, un de ceux qui, au cours de ces dix dernières années, ont sollicité le plus vivement l'intérêt des cinéastes. Ainsi que le remarque Georges Charensol, dans sa récente *Renaissance du cinéma français*, ces rencontres n'ont généralement pas été des plus efficaces. Ni *la Rabouilleuse*, ni le *Père Goriot*, ni *Un seul Amour*, ni *Vautrin*, ni même la *Duchesse de Langeais*, plus attachante que les autres, ne sont de nature à nous satisfaire. Mais ici n'y aurait-il pas lieu de préciser d'où vient l'insatisfaction des spectateurs quelque peu exigeants ? Il semble bien qu'il y ait deux catégories de critiques : celles qui viennent du *lecteur*, ulcéré de voir que le film a tronqué ou altéré une oeuvre qu'il aime ; celles qui viennent du *cinéphile*, trouvant que le film reste trop littéraire, trop statique et pas assez "cinéma". Ces deux groupes ne pourront jamais s'accorder : plus un livre restera littéraire en sa transposition, moins il se conformera aux exigences dynamiques du cinéma ; au contraire, plus un livre se muera vraiment en une oeuvre cinématographique, plus il sera forcé de schématiser son contenu et de renoncer à certaines qualités littéraires.

Pour nous, qui sommes gens de cinéma, ce que nous souhaitons, c'est que la transposition se fasse dans le sens de la condensation, du mouvement, propres au septième art. Mais cela, on vient de le voir, n'est possible qu'au détriment de l'intégrité du livre. Un film dure au plus deux heures. En durât-il trois et même quatre, il ne peut se permettre, s'il veut rester un film authentique, les longueurs fécondes du roman. L'optique d'une oeuvre cinématographique, qui resserre sur deux cents minutes une action tragique, n'est pas la même que celle d'un roman qui peut étendre cette action sur deux gros volumes. Dès lors, si l'on adopte Balzac ou Dostoïevski, on doit délibérément abandonner un élément essentiel de leurs oeuvres : cette *durée romanesque*, qui permet tant d'approfondissements psychologiques. Enfin, un film, fût-il en dix épisodes, ne peut se livrer, sous peine d'être statique, aux investigations et aux dissertations qui sont souvent l'essence du livre.

Prenons un cas extrême : *Du côté de chez Swann*, de Marcel Proust, est un des exemples typiques du roman contemporain. Que deviendrait cette histoire à l'écran ? On n'ose y penser ; une simple intrigue amoureuse dans un poétique cadre 1900 ! D'autre part, les oeuvres romanesques qui ont pu garder leur authenticité au cinéma n'y sont parvenues que grâce à un dialogue copieux, une action alanguie, en un mot, un sacrifice très sensible des qualités fondamentales du cinéma.

HENRI AGEL

Songez à vous, Madame ...

De tous les membres de la famille, c'est la mère qui reste le plus souvent à la maison. Monsieur va quelquefois à son club de quilles ou à son cercle, Mademoiselle va au thé ou chez des amies, le fils aîné à ses camarades, et les petits, leurs jeux. Mais vous, Madame, puisque, plus souvent qu'à votre tour, vous montez la garde du foyer, vous avez bien droit, vous aussi, à quelques moments de loisirs, n'est-ce pas ? Alors, le moyen le plus pratique de goûter, chez vous, un bref moment de détente, c'est encore la lecture de votre magazine préféré.

LA REVUE Populaire

qu'on prépare et réalise particulièrement à votre intention. En vous abonnant à LA REVUE POPULAIRE, non seulement vous procurez à vous-même une grande source de distraction, mais vous avez de plus la certitude que votre fille aînée et même aussi votre fils et votre mari prendront également leur profit. Du reste, il en coûte si peu pour tant d'agrément — $2.50 pour deux années — et puis, est-ce que charité bien ordonnée ne commence pas par soi-même ?

Notre roman d'avril :
APRÈS LE CONTE BLEU
Par SAINT-ANGE

LA REVUE POPULAIRE

Coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an	$1.50	1 an	$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

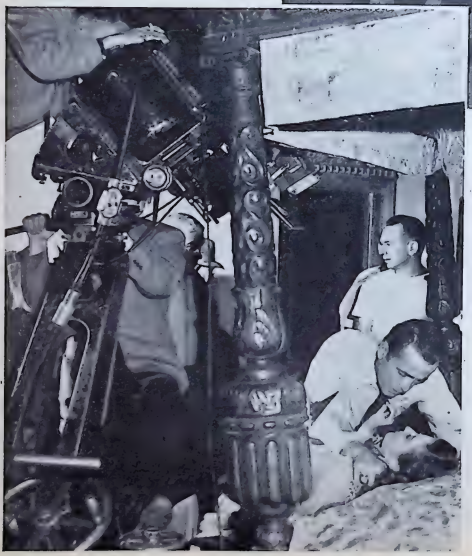
Nom.....

Adresse.....

Ville.....Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

Il y a quelques années, un cinéaste eut l'ingénieuse idée de filmer une série d'interviews dans les studios mêmes auprès des vedettes. Le sujet : "Que faites-vous entre les scènes ?" Marguerite Moreno répondit tout uniment, d'un air imperturbable : "Moi, je m'ennuie ..." On ne pourrait pas en dire autant de PEGGY KNUDSEN qui, dans une position très confortable et avec le meilleur sans-gêne du monde, grille une cigarette tout en suivant avec beaucoup d'intérêt le travail des machinistes qui achèvent de monter le décor à l'intention du rôle qu'elle va bientôt tourner. Voilà bien l'envers des décors.



Ci-contre, à gauche, on a probablement vu cette scène d'un film de Bogart pendant laquelle ce dernier, dans son rôle de "vilain", fait un fort mauvais partie à sa partenaire puisqu'il cherche à l'étrangler, comme l'exigeait le scénario du film en question. Aux yeux du cinéphile, la chose se passait sans témoins, bien sûr, mais, dans l'atmosphère même du studio, il en allait tout autrement. C'est ainsi que pour les scènes d'amour où il n'y a que la lune pour témoin, la charmante idylle se déroule sous les yeux d'un personnel nombreux, composé de photographes et techniciens de toutes sortes. Quelle différence entre l'illusion et la réalité des studios !

EN ETRE D'EXCEPTION

JEAN-LOUIS BARRAULT

Alors que tant d'artistes de théâtre imitent les innombrables inconnus qui rêvent de "faire du cinéma," il y avait à Paris un garçon que cette ambition n'avait jamais visité. C'était Jean-Louis Barrault.

Un drôle de garçon, en vérité. Un peu fou, disent les uns. Un "pur" disent les autres. Mais tous sont unanimes : du talent, beaucoup de talent.

Il porte sur un corps solide, une tête d'illuminé. Pourtant, c'est un mélange de ce qu'il y a de plus français en France : le Bourguignon et le Parisien.

Il est né au Vésinet, le 8 septembre 1910. L'année des inondations, dit-il, c'est facile à retenir. Son père était originaire de Tournus, le pays des bons vins et des grasses volailles. Il était aussi pharmacien et c'est au hasard d'une installation en banlieue que Jean-Louis naquit. Dix-huit mois plus tard, la famille revenait à Paris, et c'est là que les deux fils Barrault — Jean-Louis et son frère — furent élevés.

Etre pharmacien, c'est une excellente profession, vers laquelle les pères poussent généralement leurs enfants. Mais comme l'auteur de ses jours était beaucoup plus lui-même poète que potard, il se garda de faire pression sur ses héritiers, et Jean-Louis put à sa guise cultiver en lui une vocation affirmée dès la sixième année. Il monterait des spectacles, il ne savait encore lesquels. A la rigueur, il serait peintre.

Tout l'attirait et le comblait dans le théâtre, le jeu des artistes, l'écriture des dialogues, le brossage des décors, l'harmonie des attitudes. Tout se tenait à ses yeux et tendait vers un même but : l'expression de la beauté.

Tout en montant des petites pièces et en s'ingéniant à traduire par les mots, les gestes, les couleurs, son idéal d'enfant, de jeune garçon, de jeune homme, Jean-Louis fit ses études, parvint à sa majorité. Il fallait prendre une décision, agir. Il écrivit à Charles Dullin une lettre désespérée pour se libérer, dit-il, aujourd'hui, de son envie de faire du théâtre. Il escomptait de décourageants conseils. Il obtint le contraire et devint la vedette que l'on sait.

Dans "Les Beaux Jours", son premier film, il est à peine remarqué. "Sous les Yeux de l'Occident", qu'il tourne immédiatement après, fait parler de lui. Mais c'est "Hélène" qui le favorise et le rend du coup célèbre. Parmi ses plus récents films, on peut citer "La Symphonie Fantastique' de Christian-Jaque.

CHOSES ET AUTRES

Butch Jenkins a découvert qu'il a 104 taches de rousseur sur le visage, lorsqu'il rit, et six de plus, lorsqu'il est sérieux. "Ils sortent de mes grains de beauté," explique-t-il de son air le plus sérieux... Orson Welles écrit tellement et tant, qu'en trente jours, il use une pointe de plume garantie pour la vie, paraît-il... Plus de 15,000 pieds carrés de granit et 200,000 livres de terre sont employés dans la construction du plateau-cimetière dont on ne se servira que pour une seule scène dans le film "The Miracle of The Bells".

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

52 carnets éditoriaux où l'on est assuré de trouver hebdomadairement des commentaires et propos émaillés d'une fine philosophie.

52 articles inspirés de sujets d'actualité, le tout abondamment illustré et présenté de façon attrayante.

52 articles documentaires illustrés qui vous instruisent en vous distrayant.

52 articles de sport dont la rédaction est confiée à un spécialiste en la matière

52 chroniques humoristiques intitulées : « Rien de sérieux... », d'un humour de bon ton. Font l'agrément des jeunes comme des vieux. Se lisent partout, entre les heures de travail, chez soi, en tram ou chez le coiffeur.

52 pages humoristiques qui contribueront largement à conserver votre bon moral.

52 chroniques culinaires vous tenant au courant des dernières recherches en ce domaine pour permettre aux cordons bleus de mieux s'adapter aux exigences des restrictions nouvelles.

Tout ceci en plus d'un nouveau feuilleton :

LA DOUCE INSPIRATION

Par EMILE RICHEBOURG

Des nouvelles sentimentales et des aventures illustrées et de nombreux articles proviennent de collaboration extérieure.

Afin de ne pas manquer une seule tranche de notre nouveau feuilleton, remplissez le coupon ci-dessous :

Le Samedi

Coupon d'abonnement

Canada		États-Unis	
1 an	$3.50	1 an	$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985 rue de Bullion MONTREAL 19, P.Q.

GUY MAUFFETTE, le disc-jockey original, est celui qui donne le ton. CKVL a lancé la vogue et partout maintenant, on la suit sur l'air de "Savez-vous tourner les disques, à la mode, à la mode de chez nous". "La Parade" va commencer. Un dernier "stand by" est donné, une dernière recommandation est faite au moyen du microphone inter-studios. Tout va très bien et... "Bonjour, messieurs-dames!..."

BONJOUR, messieurs-dames! La Parade est commencée! elle défile, va de l'avant, passe sous le toit du Tout-Montréal. (La région métropolitaine n'a plus de secret pour elle.) La Parade passe sous le toit du philosophe, de l'écrivain, du peintre, du musicien, elle est l'amie du paysan et de l'ouvrier, du politique et du militaire; elle apporte pour l'harmonie du monde ses messages, ses chansons, ses nouvelles, ses interviews.

"*Paris sera toujours Paris*" et Paris c'est le printemps, c'est la gaieté, c'est la poésie, c'est l'espoir, c'est l'entre-aide, c'est la vie en chansons!

"Bonjour, messieurs-dames!" C'est la floraison des étoiles! Ce sont les voix amies des Baulus, des Leduc, des Normand, des Bayeur, des Bertrand, des Pellerin, des Goulet, des Dubuc, des Thibault, des Verne, des Marion et des Débaillets. C'est Guy Mauffette qui, sans se prendre au sérieux, prend au sérieux son métier de fantaisiste, de poète, d'artiste, de *disc-jockey*. "C'est moi qui fais tourner les étoiles..." dit-il. Il aime ses étoiles et vous les fait aimer.

Guy Mauffette parle à la ménagère, au chauffeur de taxi, au restaurateur, au grand lit blanc des hôpitaux, à la salle d'attente ou de réception, à celle plus vaste des pas perdus; en attendant le bateau, le train ou l'avion vous pouvez écouter votre refrain favori, capter le reflet même de votre état d'âme.

Si le jour, l'heure où le moment pour vous est difficile, c'est Georges Gosset qui vous souffle: *Eh! Hop! on en sortira!*

Si la chance, si la fortune, si le ciel vous sourit: *Heureux comme un Roi* vous vient spontanément aux lèvres.

Etes-vous amoureux, impatients, irrésonnables? *Le Gros Bill*, en passant, vous conseille, en chantant, de ne pas brûler la route qui conduit à la belle!

Tino Rossi (le fidèle ténorino), avec son filet de voix, sait prendre tous les coeurs... Maître Guétary vous les retourne... Tohama les grise ou les fait battre à l'unisson du sien... Chevalier vous offre le petit café *ollé!*... C'est *Barcelone*... c'est le gars de Ménilmuche qui, sans être espagnol, a su tout de même grandir! Puis, c'est Le Fou Chantant et ses chansons de sagesse... *N'y pensez pas trop!* Fernandel pour vous plaire met à nu son *Coeur de Coq!* Lulu Boyer du sien fait un violon! Edith Piaff vous offre *La Vie en Rose!* Jacques Hélian (le sproomatique!) ne va pas sans vous consulter: *Faut-y marier Camille?*... Bourvil, non sans difficulté, fait son tour du Bourg et de la Ville (de connu qu'il était le voilà reconnu!) Avec Nitta Berger, c'est la *chanson des accordéons!* Avec Lina Margy, c'est l'histoire *du petit trottin!* Avec Yves Montand, celle de *Battling Joe*. Georges Ulmer *joue de la contrebasse, L'Etrange Docteur Clair* n'a plus de secret pour vous! Anna Marly *sur un pont* voit venir Jean Sablon. C'est *le pont d'Avignon*, c'est Lisette Jambel et *le petit chaperon rouge* qui

"Nous espérons qu'au cours de cette première édition de "La Parade", vous entendrez les chansons que vous attendez." C'est par cette formule que GUY MAUFFETTE salue ses nombreux auditeurs au moment où il va présenter un premier disque.

se tiennent par la main. *Il existe encore des bergères* dit Jean Tranchant. *Je suis Zazu!* s'écrie Andrex! tandis que Lulu Boyer qui reparaît... *crache dans l'eau! La Valse tourne, la Valse tourne, la plus belle chanson tourne en rond, tourne en rond... Ohé! les gars! La danseuse est créole!*

Alibert, Ketti, Fayol, Marjane, Giraud, Michel Roger, Josette Daydé, Adrien Adrius, et Georgius et Andréany et Milton sans oublier Louis Van Burg vous offrent: *La Ritournelle de Paris!* (Mince de *Bagatelle!*)

Ray Ventura relève le gant et le passe aux Ondelines... *Le petit train du Far West* fait entendre son *Youp! Youp! La! La!* Damia, à l'heure bleue, vous reconduit à la guingette. *Ah! le petit vin blanc! Ah! maman, qu'elle était jolie! C'est loin tout ça! Pomme, petite pomme, c'est toi que j'adore!* Mais *Ça s'fait pas!* Ça se fait!

"Bonsoir, messieurs-dames", nous espérons qu'au cours de l'édition qui vient de se fermer vous avez entendu les chansons que vous attendiez! Nous vous donnons rendez-vous à demain matin, onze heures. En attendant, que *Notre-Dame des Ondes* vous protège!

Ci-contre, GUY MAUFFETTE, entre deux disques, dépouille son courrier. Sans doute lit-il ici une lettre d'appréciation et de remerciement pour sa photo envoyée et reçue. Notons incidemment que cette réponse en est une sur 3,000 puisque 3,000 photos furent ainsi envoyées en trois jours.

AVEC GUY MAUFFETTE

La parade de la chansonnette française

Ci-dessous, l'aspect que présente la discothèque de CKVL quand on fait l'inventaire d'un nouvel arrivage de disques. De gauche à droite, GUY MAUFFETTE, MADELEINE LEBLANC, discothécaire, et LOTTE WEBER, également discothécaire (section anglaise). Le choix des disques présentés à "La Parade" est vrai dire, ne peut quitter son microphone d'une seconde. fait en collaboration afin de libérer le disc-jockey qui, à

Ci-dessous, GUY MAUFETTE en compagnie de son camarade et ami, LAURENT BOURDY. L'ingénieur-opérateur Bourdy est un précieux artisan. Dans l'ombre, il fait, à ce que nous dit Guy, d'authentiques merveilles. Tous les deux écoutent ici attentivement un nouveau disque qu'ils passent au crible, musique... et paroles! Censure, censure, quand tu nous tiens... Mais rassurez-vous, allez, on n'est pas *fleur-bleue* pour tout ça.

POUR VOUS, MADAME ?

Programmes du matin à CKAC

Par Paul Gélinas

LA LOURDE BESOGNE de la ménagère, au foyer, s'est transformée, depuis quelques années du moins, en une tâche plus agréable et moins onéreuse, grâce à la magie de la radio. C'est par certaines, en effet, que l'on peut compter les foyers par toute la Province où l'appareil de sans-fil vient agrémenter une matinée qui serait autrement bien morne et bien routinière.

Telle maîtresse de maison préfère la bonne musique, telle autre ne voudrait pas manquer son roman radiophonique favori au cours de l'avant-midi, et cela tous les jours de la semaine.

Et c'est précisément dans le but de rendre encore plus agréable la matinée à l'écoute, que le pionnier des postes français d'Amérique annonçait en février, toute un nouvel horaire de programmes quotidiens pour les ferventes auditrices de CKAC.

Depuis lors, ce n'est maintenant que l'embarras du choix pour la plupart de ces radiophiles. Pour plaire davantage à celles qui préfèrent les sketches à la radio, on peut maintenant syntoniser à CKAC du lundi au vendredi et y entendre deux nouveaux romans quotidiens : "Rêve de Femme" à 10 h. 30 et au quart-d'heure suivant : "C'est un Roman d'Amour".

L'émission "Rêve de Femme" raconte la vie de Berthe LeCarrier, jeune femme très active qui ne cesse de prêter son concours à toutes les organisations, à tous les mouvements qui peuvent contribuer au progrès de la vie économique, commerciale et même intellectuelle du milieu où elle vit. Elle ne manque sûrement pas d'ambition, mais son coeur se partage également entre ses nombreuses occupations, et l'indépendance morale et matérielle que lui offre le monde d'aujourd'hui.

Berthe connaît des déceptions nombreuses mais tâche de tout surmonter sans trop se plaindre. Le rôle de l'héroïne du pro-

Photo du haut, en page de gauche, une scène croquée sur le vif à l'émission "Rêve de Femme" présentée tous les matins à 10 h. 30 au poste CKAC. On voit, de gauche à droite, YVETTE BRIND'AMOUR, REJANE DESRAMEAUX et PHILIPPE ROBERT, trois des vedettes de ce quart-d'heure quotidien. — Ci-dessus, l'imposante distribution du nouveau programme "C'est un Roman d'Amour" (10 h. 45 à 11 h.) groupe ici quelques-unes des vedettes les plus populaires sur les ondes. De gauche à droite, JEAN-PAUL KINGSLEY, CAMILLE DUCHARME (debout), RITA BIBEAU, LAURETTE APCHIN, LUCILLE LAUZON; ERNEST PALLASCIO-MORIN, l'auteur, MARCELLE HANCK et ARMANDE LEBRUN. Voilà bien ce qu'on peut appeler toute une pléiade !

En page de gauche, photo du bas, quelques-uns de ceux qui participent à l'émission, "Rêve de Femme". De gauche à droite, première rangée, REJANE DESRAMEAUX, YVETTE BRIND'AMOUR et GERMAINE GIROUX. Debout, ROGER DESJARDINS (bruiteur), JEAN COUTU (ingénieur), PHIL LAUZON (réalisateur), GASTON DAURIAC, MARIO DULIANI (l'auteur), PHILIPPE ROBERT et l'annonceur, PIERRE STEIN. — Ci-dessus, photo prise pendant l'émission "Le Jockey du Jour". De gauche à droite, LOUIS BELANGER (annonceur) GASTON DAURIAC (invité) et BERNARD GOULET (réalisateur). — Ci-dessous, les principaux interprètes de l'émission, "C'est un Roman d'Amour". De gauche à droite, PIERRE DURAND, FERNANDE LARIVIERE, ROLAND CHENAIL et MARTHE THIERRY. Cette émission, genre roman-fleuve, connaît une vogue très justement méritée.

gramme "Rêve de Femme" est brillamment interprété par Yvette Brind'Amour. Dans les autres rôles d'importance de ce quart-d'heure quotidien, on entend Philippe Robert, Germaine LeMyre, Germaine Giroux, Gaston Daurian, Réjane Desrameaux et plusieurs autres vedettes de la radio montréalaise. C'est un texte de Mario Duliani.

"C'EST UN ROMAN D'AMOUR"

Un autre sketch du matin, qui groupe autour du micro de CKAC une pléiade de vedettes de premier choix, c'est l'émission de 10 h. 45, du lundi au vendredi, *"C'est un Roman d'Amour"*. Ernest Pallascio-Morin est l'auteur de ce récit qui nous parle de l'important homme d'affaires Hector Courval, de son épouse en secondes noces, Ariette, et de sa fille Marie. Il faut avoir écouté ces quinze minutes quotidiennes à CKAC, pour bien apprécier le caractère fortement tranché de chacun des interprètes de ce sketch.

Si l'on songe que cette émission nous fait entendre une foule d'artistes de premier plan tels que Marthe Thierry, Fernande Larivière, Pierre Durand, Roland Chenail, Armande Lebrun, Marcelle Hanck, Laurette Apchin, Jean-Paul Kingsley, Camille Ducharme, Henri Poitras, Denyse Proulx, Avila Bertrand et autres, on comprendra facilement pourquoi cette émission s'est bien vite gagné la faveur des radiophiles. Et tous les jours maintenant, c'est en nombre plus imposant que les auditrices syntonisent CKAC pour le programme *"C'est un Roman d'Amour"*.

LE "JOCKEY DU JOUR" BIEN POPULAIRE

La demi-heure du programme *"Le Jockey du Jour"* (lundi au vendredi, 10 h. 05 à 10 h. 30) est un autre rendez-vous quotidien pour la femme à son foyer.

Chacun des programmes de cette série présente une vedette de la radio locale qui a préparé un choix de disques populaires agrémenté d'un texte approprié. On sait que l'expression courante "Disc Jockey" signifie le travail d'un artiste qui prépare lui-même toute une série de présentations originales pour un programme musical où les refrains populaires sont à l'honneur.

Jusqu'à maintenant, plus d'une trentaine de vedettes ont été entendues tour à tour, chaque matin. Après le programme, on remet au "Jockey du Jour" une superbe caricature encadrée, grandeur 15" par 15", dessinée par l'artiste de CKAC, Jacques Gagnier. Ce cadre est présenté aux vedettes du programme en guise de souvenir de leur passage au "Jockey du Jour" de CKAC.

AUTRES EMISSIONS MATINALES

Soulignons aussi deux autres programmes fort entraînants dans le nouvel horaire de CKAC, le matin. Il s'agit des présentations "Soyons Heureux" et "La vie en rose" au cours desquelles deux annonceurs bien connus du poste de la "Presse", Jacques Catudal et Pierre Stein, viennent nous enseigner mille et une façons de retrouver le sourire. De 9 h. 15 à 10 heures de l'avant-midi, la musique à l'allure endiablée même la gaieté dans tous les foyers et vient faire oublier le travail monotone de la ménagère, au programme "Soyons Heureux". Un peu plus tard, soit à 11 h. 30, une autre demi-heure des plus joyeuses "La vie en rose" voit de nouveau Pierre Stein et Jacques Catudal donner libre cours à leur fantaisie et présenter 30 minutes d'amusantes reparties, de parodies sur la radio, de concours loufoques et d'autres fantaisies du même genre. On peut s'attendre à tout de ces deux dispensateurs de gaieté le matin à CKAC. L'émission "La vie en rose" est réalisée par Jean Léonard qui en écrit aussi les textes.

Voilà donc un peu de ce qui est réservé aux fervents auditeurs de CKAC tous les matins sur semaine. Comme on peut s'en rendre compte, la variété est la note prédominante de cette nouvelle série quotidienne de présentations à base de franche gaieté, d'entrain et de bonne musique.

BIOGRAPHIE-ECLAIR

VIVIAN ROMANCE

Elle a un prénom romantique pour conte de fées. Un nom qui râpe la gorge.

Elle s'appelait Pauline Ortmans.

Elle est née quelque part, un soir, à Roubaix, d'une mère infirmière.

A l'âge de 12 ans, pendant six mois, elle a été peintre sur matière plastique, du côté de Lyon.

Durant quelque temps, on la retrouve à Paris, à l'école du spectacle de Rognoni où, chaque jeudi, avec les autres, elle se plaît à jouer la comédie dans le préau.

Elle a été habilleuse de mannequins chez Jenny.

Sous le nom piquant de Viviane Horty, elle a dansé dans les ensembles du Moulin-Rouge, aux côtés de Mistinguett ; elle a tenu une place dans le French-Cancan de Tabarin.

Sous le titre éphémère de Miss Paris, elle s'est manifestée au Théâtre.

Elle a fait de tout : du chant, de la danse, du cabaret, de l'opérette, de la revue et de la figuration miteuse.

Et comment Pauline Horty ou Viviane Ortmans — tout cela danse dans sa tête — a fini par devenir Romance, vedette du cinéma français ?

Après des années de figuration, elle décroche une silhouette de quêteuse dans "Lilliom", un soupçon de rôle dans "Les Yeux Noirs", une panne dans "Marchand d'Amour".

C'est Edmond-T. Gréville qui lui donnera sa première chance, en la faisant tourner dans "Princesse Tam-Tam".

C'est Duvivier, pour qui elle a joué un petit rôle dans "La Bandera" et qui lui a promis "de faire mieux la prochaine fois", qui la consacre en lui confiant le principal personnage de "La Belle Equipe".

Désormais, chaque fois qu'on aura besoin d'une de ces belles filles un peu passives, aux yeux chargés de mystère, à la bouche gonflée de promesses, au corps gracieux, on fera appel à Vivianne Romance.

On l'a vue récemment dans "La Route du Bagne". Elle est aussi la vedette du film "Amours gitanes".

DE-CI, DE-LÀ

DETAIL

Un journaliste téléphona dernièrement à un photographe et lui demanda : « Avez-vous des photographies de vedettes françaises dans l'intimité ? » — « Mais oui, tout ce que vous désirez, » lui répondit le photographe. « Avez-vous des portraits de Madeleine Sologne ? » — « Mais naturellement. » — « Avez-vous cette vedette dans une pose au téléphone ? » — « Oui bien sûr. Et sur la photo que vous désirez, poursuit le photographe, avec qui voulez-vous qu'elle téléphone ? »

FANTAISIE

Roland Toutain n'aime pas être dérangé chez lui. Sa chambre est au premier mais nul escalier n'y conduit. On y accède, paraît-il, que par un exercice de trapèze volant. C'est lui qui récemment se fit annoncer dans un studio comme un ministre italien désireux de visiter. Il s'était affublé d'une barbe splendide. Personne ne le reconnut. Il se fit expliquer en détail le mécanisme des prises de vues puis désira que les acteurs lui fussent présentés. Quand vint le tour d'Eric Von Stroheim, il se précipita sur lui et le baisa au front. Mais quand on découvrit la supercherie ...

AGE ET MAQUILLAGE

Dans la « Revanche de Roger la Honte », Maria Casarès a dû se vieillir de douze ans. Au cinéma, âge rime avec maquillage. Aussi tous les matins, à 7 h. 30, elle prêtait son visage aux crayons et aux fards. Et cela durait jusqu'à onze heures.

LE DESTIN DE PREJEAN

L'ambition du père d'Albert Préjean, était de voir son fils dans « la Bourse ». Il entra même chez un agent de change où se trouvent d'ailleurs toujours ses deux frères Roger et Louis.

MONDE IMAGINAIRE

Andrée Clément que l'on verra dans « Bethsabée » aux côtés de Georges Marchal et de Danielle Darrieux, a constitué chez elle tout un monde chimérique de petites poupées, de petits soldats, de petits santons. Ils ont tous une histoire et sont tous sous l'influence d'une bonne fée dont la baguette magique se termine par une étoile. Mais en vérité toute leur histoire est imaginée par cette jeune vedette, un des plus sérieux espoirs du cinéma français.

TEL QU'IL EST

Après ses heures de travail, Henri Vidal fait du sport, surtout la natation. Il est un fanatique de la brasse papillon. Ou alors il revient à son violon d'Ingres : chercher et fouiller chez les antiquaires pour découvrir la pièce rare. Pour ne rien cacher, disons que cet acteur est superstitieux : il hait les gens ennuyeux. Son rêve le plus cher est de devenir gentleman-farmer.

POURQUOI MARCEL JOURNET AIME LES CANADIENS

[*Suite de la page* 5]

ce moment, la présentation de l'auteur, si grand, si digne d'admiration."

Il n'est pas nécessaire d'être un psychologue vieux comme la terre, ou un critique des plus avertis, pour s'apercevoir que Marcel Journet n'est pas un amateur. C'est un artiste absolument sûr de son métier. Fils du magnifique chanteur d'opéras, Marcel Journet, dont les disques et la mémoire restent vivants aux Etats-Unis, au Canada, et dans toute l'Europe, il avait d'excellentes raisons pour viser à la perfection. Il continue d'ailleurs de s'y maintenir à Hollywood, où, dans l'espace de neuf mois, il a décroché des rôles enviables, dans cinq films.

Dans "Letter From an Unknown Woman", où il est vedette masculine, le mari de Joan Fontaine, vous pourrez admirer sa sincérité et sa parfaite technique du cinéma. (Marcel Journet n'avait jamais fait de cinéma avant de venir à Hollywood, il n'y a pas un an.) Dans son dernier film, "The Sealed Verdict, il y est aussi à l'aise. Il me dit :

"Ce ne sont pas les beaux rôles qui me satisfont, ce sont les bonnes pièces. J'ai souvent interprété de fort beaux personnages dans des oeuvres qui ne me laissèrent aucune impression. Parmi les bonnes pièces du répertoire français que j'ai interprétées avec plaisir, je cite : "Jean de la Lune", "Le Voleur".

Au cours de la conversation, nous parlions de la compréhension, de la modestie de certains génis de l'art. Il me dit alors qu'il a eu l'occasion de rencontrer, au cours de sa jeunesse, plusieurs grands artistes, amis de son père, tels Saint-Saens, Massenet, et d'autres encore. J'ai toujours été frappé, dit-il, par la modestie de ces grands ; comme ils se gardaient surtout de marquer du mépris envers les plus ternes !

Je lui demande : "Y a-t-il un fait intéressant et inédit, dans votre vie, que vous aimeriez raconter ?

"Oui, il s'en trouve un, et je vais vous le dire... C'était justement à la fin de la première guerre mondiale. J'étais alors en service dans l'armée française. C'était au moment où la fameuse espionne Mata Hari devait payer de sa vie les secrets diplomatiques qu'elle avait voulu surprendre.

Comment définissez-vous Mata Hari ?

"C'était une femme qui, à défaut d'une grande beauté, possédait un charme indéfinissable, irrésistible. Je l'avais rencontrée dans le monde. Nous étions devenus de très bons amis. Puis, ce fut la guerre, et le reste. Destin étrange, lorsqu'on appela un peloton d'exécution, le sort voulut que je fusse parmi les soldats choisis pour cette triste besogne. Atterré, j'allai demander grâce à l'officier en chef qui me dit : "Impossible, vous connaissez les ordres. Un refus et c'est la loi martiale. Vous êtes soldat." Puis, après un moment d'hésitation, il ajouta : "Vous êtes aussi acteur, n'est-ce pas ? A vous de savoir en tirer parti"... Je ne me le fis pas répéter. Dans certaines versions de la fin de Mata Hari, on raconte qu'au moment où le peloton d'exécution se mettait en marche vers le sinistre lieu, un des soldats faiblit et s'écroula sur le pavé."

C'était vous !...

"Oui !... C'était moi !"...

Marcel Journet, pour obéir au désir de son père, s'était tout d'abord orienté vers les études médicales. Il fit un an de médecine. Mais il ne se sentait d'aptitudes que pour le théâtre. Il étudia donc la danse et sortit de l'école de l'Opéra muni de ses parchemins de premier danseur. C'est au cours d'un numéro de chorégraphie, avec la fameuse danseuse russe Trouhanova, qu'il subit un accident sérieux à la cheville. Il dut abandonner cet art. C'est alors que son professeur, l'illustre Séverin l'amena en tournées de pantomimes dans divers pays d'Europe.

Puis après la guerre, il fit du théâtre proprement dit. Il joua tout le répertoire à Paris, au Châtelet, et sur autres grandes scènes parisiennes. Engagé par Madame Simone, il vint à New-York pour une saison. Il y resta à Broadway, où il avait accepté des engagements. Il y remplaça Ramon Navarro, dans Helen de Troie, ce dernier ayant accepté un engagement à Hollywood. Pendant quelques saisons, il fit la navette entre Paris et New-York. Puis, à New-York, il forma un théâtre français qui s'appela le French Theatre, et qui était installé au Barbizon Plaza. C'était en 1936. Pendant trois saisons il y fut directeur, gérant, jeune premier. Ce fut ensuite le départ pour Montréal, puis après quelques années, sa venue à Hollywood où Columbia le retint pour "Assigned to Treasury", avec Dick Powell. Ce fut ensuite "Crime Doctor Gamble", avec Warner Baxter. Dans "Sealed Verdict", vous le verrez aux côtés de Ray Milland et Florence Marly.

Parce que Marcel Journet apporte à son art l'honnête sincérité qui le caractérise, aussi bien au cinma qu'au théâtre proprement dit, nous croyons fermement que le septième art réalisera toutes ses espérances. Et nous lui souhaitons bonne chance !...

L. G. S.

LES GRANDES VEDETTES DE '47

[*Suite de la page* 9]

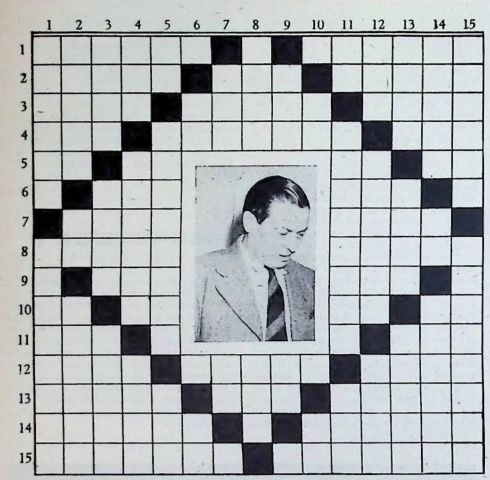
d'espionnage et on peut certainement le ranger parmi les drames d'action.

Grégory Peck est un artiste consciencieux et qui nous avait tous émus dans le rôle de Father Chisholm, dans *The Keys of the Kingdom*, un tableau de la vie missionnaire en Chine. Il a accepté depuis de tourner *Duel in the Sun* qui a soulevé les protestations du clergé catholique américain et qui a judicieusement été interdit par la censure de notre Province, après avoir été montré dans l'un de nos théâtres montréalais.

Ce n'est pas pour l'argent, ce n'est pas non plus pour la gloire... Si on joue ici aux cartes, c'est simplement pour se détendre et se distraire d'un travail qui vient d'être passablement ardu. Voilà ce que vous répondront le directeur FRED DECORDOVA (à gauche) et DANE CLARK. Pour ce qui est de CRAIG STEVENS et de MARTHA VICKERS, assis au centre, ils sont ce que vous seriez à leur place : deux témoins très intéressés. La scène fut prise à Warner Bros. entre deux scènes de "That Way With Women".

LES MOTS CROISES DU "FILM"

PROBLEME NUMERO CENT VINGT-HUIT



HORIZONTALEMENT

1. Prénom de notre vedette. — Ville canadienne où se déroule l'action de la Forteresse".
2. Dauphin de France (1729-1765). — Roue à gorge. — Unité de mesure pour le bois.
3. Planète. — Etoffe de soie fine. — Nom scientifique du genre canard.
4. Durée de la vie. — Qu'on apporte en naissant. — Genre de légumineuses.
5. Négation. — A moi. — Conjonction. — Petit cube.
6. Petite corne. — Calotte turque.
7. Espace clos de murs. — Instrument pour serrer les objets.
8. Transporta. — Ancienne province centrale du Portugal.
9. Embarrassé. — Voiture pour le transport des chevaux de course.
10. Préfixe d'abstraction. — Conjonction. — Ruisselet. — Conjonction.
11. Article. — Saison estivale.
12. Patrie du chimiste J.-B. Dumas. — Tableau blanc. — Père de Jason.
13. Roi légendaire de l'Assyrie. — Marque le doute. — Bois détruit par le feu.
14. Modes. — Eprouvé par l'étiolement.
15. Roué de coups. — Qui ont quelque chose de léger.

VERTICALEMENT

1. Qui aime le mouvement. — Corps de piquiers pesamment armés.
2. Feu d'arrêt. — Préfixe qui indique réunion. — Mâle de la brebis.
3. Couchis de fascines. — Durillons. — Filet de pêche triangulaire.
4. Instrument pour enfoncer les pavés. — Mammifère ruminant. — Devenu aigre.
5. Usages. — Qui appartient à la narration. — Monnaie japonaise.
6. Qui est à lui. — Saint (abr.).
7. Homme avare. — Démonstratif.
8. Opiniâtre. — Etat physiologique des animaux.
9. Fluide gazeux. — Marque la joie.
10. Adverbe de négation. — Conjonction copulative.
11. Usages. — Nom de notre vedette. — Ville de Belgique (Hainaut).
12. De l'alphabet grec. — Extrémité d'une maîtresse branche. — Grand lac de l'Amérique.
13. Mot latin signifiant *bien*. — Cheval qui n'a pas un seul poil blanc. — Progrès.
14. Facteur d'instruments de musique français. — Ville de Chaldée. — Astre fixe.
15. Discontinuer. — Longs conducteurs électriques employés dans la T.S.F.

SOUS LE CIEL BASQUE

[*Suite de la page* 31]

Oh ! ce visage décomposé par l'amour qui la dévore, ces yeux qui implorent... Vous êtes tout pour moi, je ne veux pas vous perdre... Alors, je vous suivrai, oui, où vous irez... Je serai fou, mais je ne resterai pas ici sans vous... Maïtena, vous savez bien que je vous aime !...

Elle s'était levée pour se rapprocher de lui, ses grands yeux noirs posés avec franchise sur le regard ardent qui la brûlait toute.

— Dans ce cas, Ramon, vous ne quitterez jamais le domaine des Ederra, car je reste pour toujours à Iholdy.

Avec un cri de joie, il la prit dans ses bras.

— Maïtena, petite Madone de Guipuzcia, soyez bénie pour tout le bonheur que vous apportez dans vos mains...

Un petit rayon de soleil, parvenu à se dégager, éclaira de rose les amoureux à l'instant précis où leurs lèvres unies scellaient un baiser...

Le soir même, Maïtena écrivait au fiancé qui l'attendait là-bas que tout était fini entre eux. Reprise, envoûtée par le sol natal, elle restait à jamais sous le ciel basque.

RAIMOND GHIL

STRATAGEME

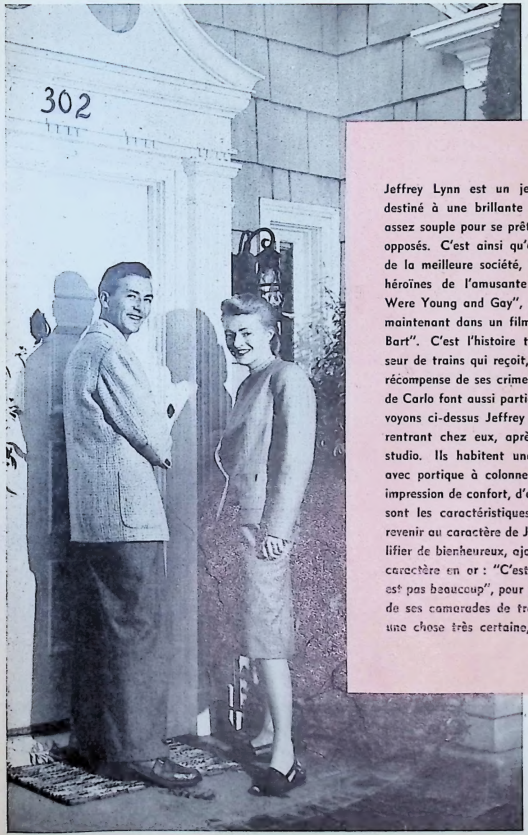
Maria Casarès avait à tourner une scène très triste de "La Septième Porte". Elle devait même pleurer à chaudes larmes. Elle se concentra. Peine perdue. Ses yeux restaient secs. Le réalisateur réclama de la glycérine au réalisateur. Mais il fut impossible d'en trouver même une goutte. Un assistant de bonne volonté proposa de souffler la fumée de sa cigarette dans les yeux de la comédienne. C'était le seul recours. On s'y résigna. Sans grand succès. Les yeux de Maria rougissaient, mais se refusaient avec obstination à pleurer. Enfin le réalisateur eut une idée. "Tournons, dit-il". Maria, délivrée, se sentit revivre. Ses yeux déjà s'asséchaient. Alors le réalisateur tempêta : "Sacrebleu... Il n'y a plus de pellicule." Le résultat ne se fit pas attendre. Les larmes de déception et d'énervement jaillirent, irrésistibles. Et le rusé metteur en scène n'eut plus qu'à enregistrer la scène...

SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DES MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

V	I	C	K	E	R	S	■	D	E	P	I	T	E	R
E	T	R	A	V	E	R	■	S	A	L	A	D	E	■
D	A	I	N	E	■	H	I	C	■	R	E	P	I	T
I	L	E	T	■	D	E	P	I	T	■	T	E	T	E
S	I	R	■	G	■	■	■	■	■	V	■	S	E	N
M	E	■	C	A	■	■	■	■	■	I	F	■	R	U
E	■	S	O	N	■	■	■	■	■	D	I	S	■	E
■	R	A	T	A	■	■	■	■	■	E	L	A	M	■
D	■	A	R	C	■	■	■	■	■	L	O	S	■	P
E	S	■	E	H	■	■	■	■	■	L	U	■	H	O
S	E	L	■	E	■	■	■	■	■	E	■	P	A	U
A	R	A	S	■	C	O	U	A	C	■	M	O	N	S
R	E	C	U	L	■	B	R	U	■	B	A	N	C	S
M	I	E	R	I	S	■	E	■	M	A	R	T	H	A
E	N	T	E	T	E	S	■	C	E	R	I	S	E	S

Jeffrey Lynn

TEL QU'IL EST



Jeffrey Lynn est un jeune premier qui semble destiné à une brillante carrière. Son talent est assez souple pour se prêter à des rôles totalement opposés. C'est ainsi qu'on l'a vu, jeune mondain de la meilleure société, faire la cour à l'une des héroïnes de l'amusante comédie : "Our Hearts Were Young and Gay", et que nous le retrouvons maintenant dans un film Western intitulé "Black Bart". C'est l'histoire très morale d'un détrousseur de trains qui reçoit, à la fin du film, la juste récompense de ses crimes. Dan Duryea et Yvonne de Carlo font aussi partie de la distribution. Nous voyons ci-dessus Jeffrey Lynn et sa jeune femme rentrant chez eux, après une longue séance au studio. Ils habitent une jolie maison de brique avec portique à colonnes ; le tout donnant cette impression de confort, d'espace et de simplicité qui sont les caractéristiques du style colonial. Pour revenir au caractère de Jeffrey qu'on pourrait qualifier de bienheureux, ajoutons qu'il a vraiment un caractère en or : "C'est un zigue comme il n'en est pas beaucoup", pour prendre l'expression même de ses camarades de travail. En tout cas, il est une chose très certaine, ce n'est pas un cafard.

LES MAGAZINES QU'ELLE AIME?

... Bien sûr, car poser la question, c'est y répondre, comme on dit. Que le monsieur qui désire plaire à son épouse, à sa bonne amie, à sa soeur, à sa mère, bref, à toute femme de son entourage, que ce monsieur, disons-nous, retienne bien le "tuyau" que voici : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM sont le summum chez nous en ce genre de publication. Et de plus, ces magazines s'adressent tout aussi bien à l'homme qu'à la femme, de sorte que, en s'y abonnant soi-même ou en abonnant quelqu'un d'autre, on a l'assurance de faire une très bonne affaire. Le prix ? Il est dérisoire : la modique somme de cinq dollars et cinquante pour soixante-seize livraisons. Ce qu'on en retire ? Une mine inépuisable de renseignements de toutes sortes, un tas de romans, récits et nouvelles qui enjolivent l'existence, des conseils pratiques pour les dames, des notes encyclopédiques pour les messieurs, bref : un trésor de lectures pour toute la famille.

VOIR A L'INTERIEUR POUR COUPON D'ABONNEMENT

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975 - 985, RUE DE BULLION MONTREAL 18, P.Q.